PRESQU'HOMME
OMAN DES TEMPS FUTURS
MARCEL ROLAND
G. Secretan

Marcel Roland

LE PRESQU'HOMME

(1908)

I

Alix Forest traversa le jardin, entra dans le petit salon par le perron, et poussant la porte de l'atelier, appela sa « première » :

– Mademoiselle Julienne !

Elle commença de défaire, devant une glace haute et mince, son ample pèlerine de peaux d'écureuils, son chapeau formé d'une tête de cèpe énorme, unique, en peluche marron. Puis elle s'affala dans un coin du divan, les pieds tendus vers la bouche du calorifère. Mais Julienne entrait, s'écriait.

– Monsieur votre cousin Murlich est arrivé !

– Vous m'avez excusée ? Vous lui avez dit que j'avais beaucoup regretté de ne pouvoir aller à la gare, à cause de cette course urgente ?

– Oui, Mademoiselle.

– Ce pauvre homme ! Je vais lui dire bonjour… Alors, Lucie a fait les honneurs du pavillon du fond ?… Il n'avait pas de retard ?… Est-ce que sa malle est arrivée en même temps que lui ?

– Sa malle ! Oh ! mais c'est un déménagement !… Plusieurs malles, valises, paquets. Et puis, ils sont deux.

– Comment, deux ? s'étonna Mlle Forest. Il y a quelqu'un avec lui ?

– Mais oui, un autre Monsieur.

– Tiens !… Comment est-il, gros, grand, petit, maigre, blond, brun ?

– Oh ! vous savez, je ne les ai guère regardés, ni Lucie non plus.

– Ça, par exemple, ça m'intrigue. Un autre bonhomme ?… Enfin, n'importe, nous verrons ça tout à l'heure…

Alix leva prestement une main :

– Dites-donc, Julienne, pendant que j'y pense ! – Mais avec qui donc peut être arrivé mon cousin Wolfram-Pierre Murlich, ce solitaire endurci ? J'ai eu, en chemin, l'étincelle, l'éclair de génie, vous savez ? pour cette robe de Balsamore… Tout en champignons, ma chère !

La « première » hocha la tête, en enroulant sur son index un fil cueilli à sa manche.

Alix continuait.

– Hein ? en girolles de soie gaufrée, un orangé merveilleux. Est-ce une idée ? Et puis vous mettez une ceinture de velours peint au même sujet… Vous ne voyez pas ? Moi, je l'ai dans l'œil, je pourrais vous le dessiner.

Enfin, Julienne répondit :

– Jamais Berthe Balsamore ne voudra accepter ça, elle ne peut pas entendre parler de champignons ; ce n'est pas pour en porter jusque sur la scène !

– Ah ! jeta la couturière avec un mouvement de tête qui était un défi, il faudra bien qu'elle en porte ! Est-ce pour rien que j'ai lancé la mode, peut-être ?… Moi, ce corsage, je trouve que ça fera un effet !… Mais vous êtes là à bavarder, j'oubliais mon brave voyageur ! À tout à l'heure ; pensez-y, à mon idée !

Elle reprit sa pèlerine, et d'un même mouvement, les deux grandes filles se tournèrent le dos, l'une pour rentrer dans l'atelier, dont la porte en s'ouvrant, laissa filtrer un rire, l'autre pour descendre au jardin. Mais comme Alix sortait, déjà emmitouflée dans le froid vif de cette matinée de janvier, elle aperçut à quelques pas son cousin Murlich qui s'avançait.

Il n'avait pas trop changé depuis des années qu'elle l'avait vu, un peu maigri seulement, les traits plus rudes, mais toujours empreints de bonhomie, la peau bronzée par les voyages. Un

petit homme correct et serré, à barbe grise, à lunettes teintées de bleu. Il marchait très droit, l'air modeste avec son vêtement sombre et son chapeau de feutre mou. Et quand ils furent l'un devant l'autre, Alix se pencha pour l'embrasser sur les deux joues. Il y eut un court moment où ils se tinrent les mains, heureux. Murlich s'écriait :

– C'est tout juste si je te reconnais, sais-tu ! Quelle grande femme tu fais maintenant !… Songe qu'il y a près de onze ans que j'étais venu ! Tu étais encore en jupes courtes.

Ils gagnèrent le salon.

– Ah ! mon bon cousin, comment s'est passé votre voyage ? demandait Alix. Asseyons-nous, tenez, vous devez être fatigué, débarrassez-vous de votre cache-nez… Là !

– Mon voyage a été excellent. J'ai quitté Bâle hier soir, pour coucher à Belfort, où j'avais quelqu'un à voir ; j'ai repris ce matin le train de 6 heures, et à 8 heures j'étais à Paris, sans une minute de retard.

– Vous me pardonnez, n'est-ce pas ? fit Alix. Figurez-vous que juste ce matin, je reçois une dépêche d'une cliente, me demandant chez elle…

– Je sais, je sais, ma petite Alix, tout cela n'a aucune importance… Avec une voiture, je ne risquais rien… Mais vous avez en France des trains bien rapides Deux heures de Belfort ici, c'est une belle vitesse. Cher nous, en Suisse, les trains électriques sont encore si lents, si lents, à côté des vôtres !

– Et votre santé mon cousin ?

– Bonne. À cinquante-huit ans, il ne faut pas se plaindre.

– Vous rajeunissez !… Et vos yeux ? Vous m'avez écrit que vous en souffriez ?…

– À peu près guéris, heureusement. Il n'y a que ces vilaines fièvres… Encore un petit accès de temps en temps. Enfin… Mais tu ne me parles pas de toi : que fais-tu, que deviens-tu ? Comme te voilà changée !

Le regard bienveillant et scrutateur derrière les lunettes, la bouche cachant, sous la moustache tombante, un sourire où de l'indulgence et de l'ironie se mêlaient, le savant regardait Alix. Elle avait des mouvements vifs qui faisaient bruire d'étoffe soyeuse de sa jupe où ces agarics citrins tachaient vaguement de jaune clair le tissu en grisaille. Ses vingt-six ans bien sonnés n'altéraient pas la gaieté de son visage, mobile et maigre, aux traits irréguliers mais non sans grâce. Tout un art était révélé par une touffe de cheveux châtains tombant sur le font plat, ombrant le regard. Sans doute, la transparence des oreilles accusait l'anémie, mais sous un mordillement perpétuel, devenu tic, les lèvres gardaient une rougeur de bon aloi.

Alix parlait très vite, elle paraissait toujours pressée, avoir la fièvre, comme quelqu'un en retard. Elle disait, en phrases courtes, hachées de boutades, sa vie actuelle, comment elle avait loué cette maison avec un jardin, pour installer plus largement son atelier de couture. C'était nécessaire, le noyau élégant de la population était là, en plein Auteuil, loin des quartiers bruyants de la Bourse, de la Chambre, des Tribunaux. La ville industrielle repoussait ainsi de jour en jour, autour d'elle, les centres d'habitation, transformant Paris en alignements de maisons à vingt étages, bâties sur le modèle agrandi des anciennes casernes. Ah ! c'était là le déplorable, ce besoin d'uniformité, cette déchéance du goût qui gagnait toutes choses, par suite d'une exagération maladive du sens pratique, et se faisait sentir jusque dans la mode. À présent les amateurs de la beauté du costume étaient rares : on préférait s'habiller à la grosse, selon une donnée commune, au Magasin National, alimenté par cent maisons de couture. Pour les indépendants qui élevaient leur profession à plus de dignité, la lutte devenait rude : mais elle-même n'avait pas à se plaindre, elle réussissait dans son milieu choisi, son chiffre d'affaires avait grandi, en même temps que sa notoriété : elle lançait des modes et avait des commandes. Maintenir son individualité et gagner de l'argent, n'était-ce pas la vraie réalisation de l'existence moderne ? Elle devenait célèbre dans le monde artiste du

mannequin ; la revue *Art et Mode* lui consacrait hier un article, demain son nom s'imposerait tout à fait, grâce à l'innovation des champignons. Car enfin, les jaloux avaient beau railler, c'était une trouvaille, cette utilisation, pour le décor du costume, d'une partie trop longtemps dédaignée de la flore terrestre.

– Voyons, mon cousin, vous qui êtes naturaliste, ce n'est pas votre avis que bien des cryptogames peuvent rivaliser comme fraîcheur, vivacité de tons, élégance de forme, avec les fleurs ?… Alors, pourquoi pas ?

Murlich, souriant doucement avec d'indulgentes inclinaisons de tête, considérait tour à tour la jeune fille, le chapeau-crêpe jeté sur un fauteuil, les doubles-vitrages de la porte et des fenêtres, à travers quoi se dessinait la dentelle ; grelottante des arbres dépouillés. Et tandis que parlait Alix, il se rappelait l'enfant légère, insouciante qu'elle fut, jusqu'au jour où la discorde entre ses parents l'initia aux misères de la vie. Privée très jeune de sa mère qui pour elle n'avait plus existé désormais, elle avait été élevée par son père, dont elle possédait l'intelligence vive, la largeur d'idées, la sensibilité, le goût d'indépendance ; et, quand M. Forest était mort, Alix, à vingt ans, était armée pour vivre seule.

– Mais, s'écria la jeune fille, en enfonçant les deux poings dans les coussins de son large fauteuil, je suis là à vous ennuyer avec mes histoires et nous ne parlons pas du sujet le plus intéressant !… Vous savez que je me passionne tout à fait !… j'ai lu votre communication au Congres de Zurich, c'est incroyable !… Comment avez-vous pu arriver à un résultat aussi extraordinaire ?

– Avec de la patience, tout simplement… Des observations au jardin Zoologique de Bâle, m'avaient fait soupçonner que les singes de certaines espèces, les anthropoïdes surtout., possédaient un ensemble de cris, de sons grâce auxquels ils pouvaient se comprendre. Mais, en captivité, les mœurs de ces animaux se déforment quelque peu, il m'aurait été difficile de

les observer aussi complètement qu'il aurait fallu. C'est alors, tu le sais, que je résolus d'aller étudier le langage des singes sur place, dans leur pays même. Ah ! j'ai travaillé dix ans un peu partout, au Soudan, à Madagascar, à Sumatra ; partout j'ai constaté qu'en effet, les grands anthropoïdes sont dotés d'un langage réel, plus ou moins développé, selon la famille. Mais c'est à Bornéo que j'ai le mieux réussi, avec une tribu de pongos de Wurmb. Là, j'ai observé, de la cage de fer ou j'étais enfermé pour soustraire ma personne aux entreprises de mes hôtes, un état très avancé de civilisation…

– De civilisation ? interrompit Alix.

– Oui, de civilisation,… Et un langage complet, que j'ai pu, après de patients efforts, m'assimiler à peu près… D'ailleurs, tu sais tout cela, et nous aurons le temps d'en parler…

– Professeur Murlich, murmura la jeune fille avec sincérité, je vous admire vraiment !

Le savant eut son doux hochement de tête :

– Je n'ai rien d'admirable, mon enfant, j'ai tout simplement satisfait, en même temps que mon goût du voyage, un désir ancien d'avoir le cœur net de ces êtres trop négligés que le grand Hetking, voici un siècle, appelait déjà nos fils futurs…

– Et votre première conférence, en avez-vous fixé la date ?

– Dans une quinzaine de jours, environ ; j'ai bien des gens à voir ; et puis, je veux laisser à mon camarade le loisir de se remettre des émotions du voyage.

– Votre camarade ?

– Le singe que j'ai élevé… Il est ici.

– Vous l'avez amené ici ? Ah ! voilà donc le second voyageur, s'écria Alix. Je croyais que vous deviez l'envoyer directement au Muséum ?

– J'en ai eu l'intention, en effet, mais vraiment il me serait difficile de me séparer de lui. J'ai pensé qu'il ne gênerait pas, dans le pavillon que tu m'as réservé, et je l'ai pris avec moi.

Néanmoins, si cela te dérange…

– Mais non, mais non, vous avez très bien fait, vous allez me le montrer, n'est ce pas ?… Est-ce qu'il est méchant ?

– Des plus doux, au contraire, et pas encombrant, correct, un parfait gentleman. Il ne lui manque même pas la parole… Il doit être en train de brosser mes vêtements… Nous lui ferons connaître Paris, à ce gamin.

– À ce…

– Gamin ! À peine treize ans… Je l'ai eu tout jeune. Même, les chasseurs chargés de me le capturer avaient eu la stupide cruauté de massacrer sa mère, qui cherchait à le défendre.

– Oh ! pauvre bête !

– Tu as peut-être vu une photographie représentant cette scène, il y a six mois, quand je l'ai rapporté de Bornéo, où j'ai fait son éducation.

– Ouï, il me semble, dans une Revue suisse… Comment s'appelle-t-il déjà ?

– Gulluliou.

– Gulluliou ?…

– C'est du pongo, cela veut dire en français : *Fils-des-colombes* (Il sourit.) Gui-lu-liou, c'est un peu un roucoulement.

– Très curieux ! Et vous causez avec lui.

– Aussi bien qu'avec toi… Ou presque… (Il sourit encore.) Tu verras, il ne lui manque même pas la parole, te dis-je.

Puis, comme poursuivant une idée intérieure, Murlich fit plus bas :

– Elle a tout de l'homme, cette bête… Et ce n'est pour nous qu'une bête !

Il y eut un moment de silence ; Alix restait immobile, songeuse. De l'atelier, à droite, des rires vagues couvrirent la rotation d'une machine à coudre ; dehors, parmi le léger

brouillard, un tramway, passant au coin du boulevard Latéral, jeta sa sonnerie. Des moineaux s'envolèrent, avec des cris, de la grille qui bordait le trottoir. Un instant, Murlich et la jeune fille dans la chaleur close du salon, s'appesantirent, pensifs, sur ce qu'ils venaient d'évoquer. Mais Alix repliait ses jambes qu'elle avait étendues sur le tapis et se redressait, nerveuse.

– Si nous allions le voir, hein ?

– Comme tu voudras, ma chère enfant, mais c'est très en désordre chez moi, j'ai apporté une quantité de bagages.

– Vous aurez le temps d'arranger tout cela… Je dirai à la femme de chambre… Prenez garde au froid, couvrez-vous !

Ils sortirent dans le jardin. L'endroit était vaste et découvert ; la maison à deux étages, de bon goût, quoique récente, souriait de toute sa garniture de faïences vertes et bleues. Du lierre l'enserrait à sa base et des tiges de vigne vierge s'accrochaient à la rampe de fer et de cuivre du perron, embroussaillaient les fenêtres garnies de vitraux clairs. À cette heure, un soleil frileux se montrait, tendait ses minces voiles d'or entre les rameaux nus des marronniers et des vernis-du-japon, chauffait tout d'une tiédeur d'haleine. Le pavillon était au fond, derrière la maison, de l'autre côté de la grille d'entrée, adossé à la rue du Bord-de-l'Eau : cette rue tirait son nom de ce qu'elle longeait les restes du lac creusé jadis au milieu d'un bois fort étendu qui touchait à la ville, et qui maintenant, morcelé, englobé, formait les quartiers riches d'Auteuil, de Boulogne, et de Neuilly. On avait seulement conservé un square dont le lac, peu à peu comblé, faisait partie.

– Avez-vous regardé par vos fenêtres qui donnent sur la rue ? demanda Alix… Vous avez une vue admirable : des arbres partout… Seulement, à cette époque-ci, ils ne sont guère verts.

Ils arrivaient, la porte du pavillon était ouverte, un bruit de malles traînées, de chaises qu'on remuait à l'intérieur, leur parvint avant qu'ils se fussent approchés.

– Entends-le, murmura Murlich, il fait le ménage, il ne perd

pas son temps !

Alix se sentait inquiète vaguement, elle eut besoin de se réconforter au perpétuel sourire du savant.

– Alors, vous allez me le présenter ?

– Mais certainement, et il te remerciera lui-même du bon accueil que tu lui fais.

– Je ne suis pas très rassurée… Entrez le premier, hein !… Non, tenez, appelez le ici dehors, j'aimerais mieux ça.

– Gulluliou ! fit très haut Murlich, d'une voix étrange, gutturale.

Le bruit cessa au premier. Quelque chose de pesant fit craquer les marches de l'escalier.

Une forme sombre, épaisse, voûtée, s'encadra dans le vestibule, parut sur le seuil.

– Le voici, dit Murlich.

* * *

Debout, un peu plus grand que son maître, Gulluliou avait mis sur sa tête aux longs poils noirs, un bonnet de coton rouge. Son visage nu, d'un brun fauve, se trouait de deux yeux saillants et sans cesse clignotants, comme s'ils eussent craint la lumière. Le nez était plat, le museau légèrement proéminent. Les oreilles disparaissaient en partie sous la coiffure, mais se devinaient petites et collées contre le crâne. Une barbiche en collier encadrait cette face point trop bestiale, plutôt hébétée, triste. Un cache-nez engonçait frileusement le cou, une houppelande couvrait le corps robuste et dégingandé. Les bras longs, dans de grandes manches d'apothicaire, pendaient en balancier. Un pantalon usé découvrait les pieds chaussés de bottines dont les lacets dénoués embarrassèrent ses guibolles fléchissantes.

Le singe resta immobile, à examiner l'inconnue.

Dans l'air gourd, son haleine courte monta par petits nuages

de buée. Il toussa.

Un pépiement de moineau sur le toit inquiéta son regard qui dévia.

– Gulluliou, articula Murlich en pongo, *t'r tirru Kneuh'r* ! (se tournant, il traduisait à voix basse) Dis bonjour à Madame !

Une onde courut sur le visage de l'animal, on ne sut s'il frémissait de froid ou d'une tension de volonté. Ses yeux semblèrent s'agrandir, un rayon fugitif les traversa. Un souffle gonfla la poitrine. Les bras remuèrent. La main droite agrippa le bonnet qu'elle ôta de la tête. D'une voix extraordinaire, câline et rude à la fois, où tremblait de la puérilité, le singe parla :

– *Tirru, Kneuh'r* ! répondit-il… (Bonjour, Madame !)

II

Dans la véranda bien close, prolongement du petit salon, Alix travaillait au jour large de la baie, que des plantes tamisaient de vert. L'horloge électrique qui distribuait l'heure dans toute la maison, tinta deux heures, d'une sonnerie claire.

Mlle Forest était assise sur un pouf très bas, ses jambes longues se croisaient sous la robe de chambre ; près d'elle, dans une corbeille, un amas de petits rectangles jaunes éclatait en crudité vive, parmi la lumière teintée de ce jardin d'hiver. D'un geste régulier, la jeune fille plongeait la main dans la corbeille, retirait un des morceaux de soie gaufrée, et à l'aiguille le façonnait légèrement en conque délicate, puis rejetait la girolle, ainsi née, dans une autre corbeille. Et l'on n'entendait rien que le souffle d'Alix attentive à cet ouvrage de fée. Parfois aussi le bruit d'une goutte d'eau frappant le fond du bassin de rocailles dans un coin obscur…

Dehors, le bruit de l'avenue, par delà le jardin, s'étouffait sous une mollesse blafarde de neige récemment chue.

Lucie, la femme de chambre, entr'ouvrit la porte :

– M. Maximin fait demander si Mademoiselle peut le recevoir ?

– Mais oui, faites entrer ici, Lucie, répondit Alix sans se déranger.

D'un pas familier, Maximin, introduit, s'avança vers la jeune fille, et après lui avoir serré la main, s'assit en face d'elle, en jetant sur un meuble son chapeau, ses gants et sa cape de velours.

– Eh bien mon cher poète, quoi de neuf ? fit Mlle Forest.

Maximin haussa les épaules :

– Ah ! je suis venu vous voir parce que je m'ennuie, je ne sais que faire de mon corps. Depuis ce matin je suis comme ça, tout m'agace !

– Je parie que vous avez répété ?

– Vous l'avez dit… Et Balsamore a été exécrable, oh ! je l'aurais battue !… Quand ces femmes-là se mettent à ne pas vouloir jouer, non, vous savez !

D'un geste qui écrasait le vide, il compléta la phrase, ajoutant :

– Pour un rien je lui retirerais le rôle !

Alix s'arrêta un instant de coudre, lança un regard à Maximin :

– Lui retirer le rôle, vous êtes malade ? Ce ne serait pas la peine d'avoir travaillé deux mois !

Elle s'efforça de trouver des paroles de réconfort. Est-ce qu'il pourrait rencontrer une actrice pareille pour jouer ce rôle de Fée-Nature ? Comme si les bonnes actrices étaient légion ! Celle-là du moins, malgré son mauvais caractère, avait du talent et de l'expérience, elle avait joué beaucoup à l'étranger dans des pays plus favorables. Et il ne fallait pas, par un coup de tête, amputer d'une partie vitale la troupe recrutée à grand'peine. De la patience jusqu'à la première, ensuite cela irait tout seul !

– Je sais bien, je sais bien, murmurait Maximin, et c'est cette idée qui me soutient, sans cela !…

Très blond, avec des yeux d'un gris-bleu, une barbe tourmentée descendant d'un visage où les soucis avaient creusé leurs rides, le musicien-poète Maximin paraissait plus que ses trente années. Ses mains effilées disaient l'aristocratie de son origine ; il les agitait sans cesse, oiseaux blancs décrivant dans l'air la forme de ses rêves nombreux et impalpables. Il souffrait, et se réjouissait de mille choses mystérieuses, mais son intelligence affinée le portait plutôt à en souffrir. Il avait publié

des livres incompris, de la musique que nul ne goûtait, sauf quelques rares dilettantes. Il disait, en riant d'une bouche mélancolique, qu'il n'était pas de son siècle, qu'il aurait dû naître bien des années auparavant, à une époque très vague, où les hommes pouvaient s'attacher encore aux images de l'irréel. Son humeur changeait comme chez tous les nerveux ; il était tantôt résigné et tantôt farouche, mais ses colères n'allaient jamais au delà d'un beau geste ou d'un beau vers. Il n'était pas orgueilleux pourtant, mais s'aimait assez lui-même pour se donner des joies senties de lui seul. Il avait de rares amis, Alix était du nombre depuis longtemps ; ils s'estimaient, la jeune fille trouvait chez lui le contre-pied de ses contemporains qu'elle méprisait. Chez elle Maximin rencontrait, poète, un esprit choisi, homme, un charme attirant.

Dans une minute de silence, Maximin regarda travailler les doigts agiles de la couturière. Un à un, les petits cornets orange continuaient à pleuvoir, en mousse moirée.

Alix souriait, attendant qu'il parlât :

– Niais, dit-il, c'est le costume de Balsamore que vous faites-là ? Celui dont vous me parliez ?

– C'est lui. Le prévoyez-vous bien.

– D'un ton merveilleux. Et si naturel… Pourvu qu'elle veuille le porter !

– Elle voudra… Elle ne peut pas refuser un costume pareil. Tenez, regardez le dessin !

Sur une table aux pieds de fer forgés en volubilis, elle chercha le dessin, parmi un monceau d'autres.

– La voyez-vous sur la scène, votre Fée-Nature ? Au troisième acte, apparaissant à l'Homme avec cette tunique éclatante ; faite des plantes les plus humbles de sa forêt ?… Dites donc, j'ai pensé à une chose, pourquoi ne tiendrait-elle pas, comme parasol, un immense champignon ?

– Ah, non, non, la Fée-Champignon, alors ! murmura le

poète, sans insister davantage sur l'étrange manie d'Alix.

Il ajouta, les yeux rêveurs :

– Au troisième acte, j'ai beaucoup remanié, depuis que je vous l'ai lu. Il faudrait que vous veniez une fois voir répéter… C'est cette satanée Berthe qui me faisait changer la moitie de ses répliques. Mais maintenant je crois que je le tiens, mon acte ! Il est campé.

Maximin, selon son habitude, s'enflammait :

– Ah ! vous verrez… À la scène, peut-être cela vous plaira-t-il ! J'ai voulu surtout faire une manifestation, comprenez-vous, avec, cette pièce-là – drame ou féerie, tout ce qu'on voudra – un bloc qui porte. Et si j'ai composé de la musique pour le troisième acte, c'est afin d'atteindre à toute l'émotion dont je suis capable… Parce que, cette fois-ci, il faut qu'il y ait quelqu'un qui cède, ou le public, ou moi… Je me suis trop émietté jusqu'ici, en articles, en volumes… Le vrai effort est dans le théâtre… Nous n'avons plus de théâtre, nous n'avons plus de littérature, plus de poésie, notre époque est celle des spéculations scientifiques, on n'y spécule plus sur l'idéal. Est-ce que vous croyez à une humanité sans idéal ? Ils me font rire !

Alix s'était arrêté de coudre, elle écoutait. À présent l'artiste était emballé : pris dans le tourbillon de ses pensées, il songeait tout haut, mains agitées :

Les gens d'aujourd'hui savent la valeur d'un chiffre, ils ne savent pas la valeur d'un rêve ; ils ont oublié leurs origines, perdues dans la nuit de l'art grec, de l'art latin… Les États-Unis d'Europe ne veulent pas entendre dire qu'ils ont eu dans leurs ancêtres lointains l'homme qui cisela la *Victoire de Samothrace* et celui qui fit le *Cid*. Un rimeur qui baille aux étoiles est mal venu, cela se conçoit, mais…

Sa voix qui cinglait s'adoucit d'une pitié pleine d'espoir :

– Mais j'ai confiance, le temps des savants dure depuis longtemps ; pourquoi ne feraient-ils pas place, à leur table, aux poètes, ces savants d'un autre monde ? Vous le savez, mon

amie, vous le savez, cette représentation de mon *Triomphe de l'Homme*, je la poursuis depuis des années… Hélas ! je ne suis pas sûr de réussir à réveiller ce qu'il peut subsister chez nous de goût pour l'irréel, pour l'art, pour ce qui est au-dessus de la vie, je doute de moi, je ne sais pas si j'ai pu faire mon œuvre telle que je l'avais pensée, mais enfin je vais être joué ! Joué, joué, comme il y a deux cents ans les poètes l'étaient, sur une scène, avec des décors ! Et l'orchestre que j'ai réuni à grand'peine exécutera ma musique, et peut-être, alors on m'écoutera !

Une joie si intense rayonnait de lui, que la jeune fille, accessible à toutes les émotions autant qu'elle était indépendante dans ses goûts, n'osa exprimer ce qu'elle pensait, dire ses craintes. Ce théâtre, fondé spécialement dans le dessein de représenter le *Triomphe de l'Homme*, n'était-ce pas une entreprise hasardeuse pour le poète, aussi bien que pour le directeur qui subvenait aux premiers frais ? Quel serait l'accueil, quelle destinée était réservée aux audacieux dont elle applaudissait la tentative ? On s'était si déshabitué du théâtre, l'art était chose si morte, si oubliée, réservée aux seuls initiés et aux archéologues…

Mais vite, Alix, avec sa mobilité d'esprit, de nouveau s'abandonnait à admirer Maximin, à souhaiter le succès.

– Votre pièce, fit-elle, est une en ses trois actes, elle portera !

Sur un geste qui accusait sa fièvre déjà tombée, mais toujours la douceur de remâcher les pensées favorites, Maximin fit :

– Oui, peut-être ; je sens bien qu'elle se tient, cette grand féerie, avec son premier acte, celui où l'Homme apparaît d'abord, opprimé sous le poids des erreurs, des superstitions ataviques – c'est le passé. Son deuxième acte où, s'étant libéré, il retombe sous un autre joug, celui de la raison scrupuleuse et glaciale – c'est le présent que j'ai voulu rendre. Son troisième acte enfin – l'avenir – celui que j'ai rêvé le plus complet comme expression d'art, par la musique, les vers et la mise en scène, où l'Homme retrouve sa voie normale, guidé par la Fée-Nature et

le Prince des Songes, et s'unit à la Femme pour refaire un monde par l'amour. Oui, je crois que j'ai suffisamment condensé, dans ce cadre étroit, beaucoup de choses bonnes à dire, un peu de choses belles… Ah ! j'ai hâte que tout se termine !… Si le premier soir, avec, les entrées gratuites bien entendu, nous réussissons, la cause est gagnée.

Alix, d'un poing nerveux, frappa son genou :

– Et nous réussirons ! Balsamore sera admirable, d'abord, dans son rôle. Tous les autres aussi… Vous avez une troupe !… Et des décors !… Cette forêt vierge, au dernier acte, donne une telle illusion de profondeur et d'ampleur, c'est merveilleux !

Un geste de Maximin approuva.

La jeune fille s'était remise à son ouvrage ; de nouveau les girolles moirées retombaient dans la corbeille. Sur le silence chauffé et moite du jardin d'hiver, le petit bruit de la main d'Alix tirant l'aiguille, entourant vivement du fil de soie les tiges des cornets, s'entendait seul… Puis, par instants, la goutte d'eau attardée frappant la pierre du bassin…

Lucie entra, apporta du thé qu'elle plaça sur un coin de la table.

Alix servit le poète :

– Voulez-vous de l'alcool de cactus avec ?

– Oui, certainement. Cela donne de jolis rêves. J'aime cela.

– Oh ! et moi ! renforça la jeune fille.

Ils savourèrent la boisson chaude additionnée de quelques gouttes de liqueur. Deux nuages embuaient l'air, issus des tasses de grès bleu.

– Une cigarette à l'opium ? proposa Alix.

Maximin secoua la tête :

– Non, merci, pas aujourd'hui, je suis trop énervé. C'est Balsamore qui est cause de tout cela.

Ils ne parlèrent plus. L'homme blond regardait son amie qui,

se penchant, soulevait dans sa main l'amas des corolles orangées, le laissait retomber en pluie soyeuse. Un instant, les yeux d'Alix rencontrèrent ceux du poète, tous deux sentirent une gêne sourde : Alix devinait que Maximin allait arriver encore au sujet qu'elle lui interdisait d'aborder avec elle. Il l'aimait, lui avait-il dit un jour ; elle n'en pouvait douter. Elle-même, simple femme, n'eût pas été éloignée de l'aimer aussi, et si cette chose avait été possible pour elle, c'est vraiment vers cet artiste que tous ses désirs eussent tendu. Mais elle ne pouvait pas, trop d'indépendance l'imprégnait, l'avait conquise, pour qu'elle acceptât même le principe de l'amour, qui n'est qu'un enchaînement réciproque. Elle voulait se contenter de jouir de toutes les joies de la vie, sans que sa liberté en fût un seul instant amoindrie. Dans la, crainte d'attenter à la destinée de son âme solitaire, elle se refusait au moindre don de sa personne. Et ils ne parlaient plus de cela entre eux.

Pour dire quelque chose, rompre cette gêne pesante, Maximin exprima une pensée subite :

– Mais votre cousin, le professeur Murlich, est arrivé, n'est-ce pas ?

– Oui, avant-hier.

– J'ai lu ça dans mon journal.

– Comment ; on le sait déjà ?

– Tout Paris doit le savoir…

– Si vous voulez, je vous présenterai au professeur.

– Très volontiers. Va-t-il faire un long séjour ici, avec son fameux élève.

– Deux ou trois mois. Les cours de l'Université de Bâle reprennent, je crois, en avril… Irez-vous à la conférence du Muséum ? Ce sera très curieux.

– Peut-être ; mais est-ce que ce singe est bien intéressant, en somme ?

Secouant la tête, Alix répondit :

– Oh ! beaucoup plus que les hommes ! Et je suis sûre qu'il vous intéressera prodigieusement… Aujourd'hui, mon cousin le présente à des confrères.

– J'irai à la conférence, déclara Maximin.

Ils se turent, Maximin savourant le charme du silence en face d'Alix.

De nouveau, dans la transparence verdâtre de l'air où s'érigeaient les tiges des plantes de serre, le thé fuma dans les tasses. Ils s'abandonnèrent tout à fait à l'emprise somnolente de l'alcool de cactus. Le timbre de la grille d'entrée qui s'ouvrait au jardin, les dérangea à peine. Par le double vitrage ils virent passer obliquement, sur le gravier craquant de l'allée, Murlich suivi de Gulluliou, vêtus pareil tous deux en le froid brouillard.

Ce fut une brève vision, le silence retomba dans la véranda, coupé seulement du bruit de lèvres que faisait, par instants, la goutte d'eau au fond du bassin de rocailles.

III

Quinze jours plus tard…

L'immense amphithéâtre du Muséum, plein, ce soir-là, d'une foule disparate, savants, bourgeois et ouvriers, hommes et femmes, éclairée crûment, à grandes taches de lumière, et d'ombre, par le vaste foyer électrique suspendu au centre de la voûte. Étagée aux gradins, cette foule fait un très léger murmure, le bourdonnement de son silence attentif, çà et là, la grisaille anonyme, oscillante comme une mer apaisée, se pique de l'inattendu d'un corsage rouge, d'un crâne chauve, d'un éclair de lunettes. Depuis deux heures bientôt, elle satisfait la curiosité intense qui l'amena à l'audition de Munich, au spectacle de Gulluliou. Les passions qui sont nées viennent s'alimenter d'impressions fraîches. Ce singe parlant a défrayé de sa routine une société à qui la science ne saurait plus donner de surprise ; la *raison* de tous s'est trouvée prise à court. Au siècle où le cerveau humain croit avoir fourni le dernier effort, où les rouages ont remplacé les nerfs et les muscles, où l'artisan lui-même n'a plus que le rôle de guider l'œuvre de la machine par le jeu de sa pensée, on a jugé étrange qu'un professeur bâlois offre de prouver, chez un singe, une apparence de parent intellectuelle avec l'homme. On est venu voir cela, la curiosité est faite de scepticisme.

Il est dix heures, Murlich continue sa conférence, sans trop de heurts l'intérêt s'est soutenu. Il y a eu même des approbations, des applaudissements, lorsque Murlich retraçait, en débutant, ses longues pérégrinations, ses tentatives parmi les différentes espèces d'anthropoïdes ; comment, arrivé à Bornéo, il fut conduit à séjourner au milieu des pongos ; par quels moyens il put étudier de près les redoutables animaux.

L'orateur a décrit (vive sensation dans l'auditoire) la grande cage de fer, sorte de maison des bois, reliée aux habitations les plus voisines par le téléphone, le télautographe{1}, l'éthérographe, munie d'appareils enregistreurs qui conservaient la voix des pongos avec ses moindres, ses plus délicates intonations. Ainsi est-il parvenu ; après bien des tâtonnements, en s'aidant d'animaux apprivoisés, à surprendre les mœurs, le langage de la horde parmi laquelle il s'est astreint à vivre. Au bout de quelques mois, les singes étaient assez familiarisés pour qu'il pût sortir, errer librement, *parler* avec eux !

Après ces préliminaires, Murlich a fait enfin amener, devant l'assistance Gulluliou, vêtu d'un frac impeccable, où le plastron éclate en blancheur glacée. Le singe, le tube rayonnant à la main, se couvrant et se découvrant tour à tour, a salué l'assemblée, il s'est tenu très ferme sur ses jambes, le corps dispos, mais toujours la même inquiétude clignotante aux paupières, la même tristesse figeant les lèvres résignées… Puis il s'est assis près de la chaire, à une table où on l'a vu se servir à boire, se verser du thé, le sucrer, le déguster d'une main distraite et aristocratique, comme eût fait quelque Prince d'autrefois. Surtout, il a répondu avec souplesse, précision, intelligence, à toutes les questions que Murlich et plusieurs assistants lui ont posées. Ces expériences, démontrant d'une façon irréfutable la réalité d'un langage des singes, ont causé une sensation profonde, un certain trouble même : la constatation d'une mentalité supérieure à celle admise jusqu'alors chez les anthropoïdes, ne va pas sans dérouter quelque peu. Pourtant les faits sont patents. Et la foule, encore que certains aient déjà traduit leur mauvaise humeur par des chut répétés, a applaudi chaque réplique de Gulluliou.

Mais c'est maintenant au milieu d'une nervosité grandissante que Murlich, de sa voix calme où de la fermeté accentue chaque mot, poursuit sa conférence.

« Vous venez, Mesdames et Messieurs ; de constater vous-mêmes, sans aucun doute possible, que les pongos de Wurmb,

qui semblent bien être les singes les plus rapprochés de nous, possèdent la faculté de manifester leurs sentiments par une série de sons articulés, un véritable langage… Ce simple fait, désormais établi, est immense par les enseignements de toutes sortes qui s'en dégagent.

Et d'abord, une question se pose, celle de la conformation physique. Nous savons en effet – je l'ai rappelé incidemment tout à l'heure – qu'à une époque peu éloignée de la nôtre, la science considérait les anthropoïdes comme incapables de parler, au sens exact du mot. Et, étant donné la disposition spéciale de leurs organes vocaux, surtout le peu de place réservé à la langue, la science avait raison, pour ce temps-là du moins. Certaines pièces anatomiques de nos collections, datant de quelque quatre-vingts ou cent ans, attestent qu'en effet les animaux qui nous occupent n'étaient pas constitués, ou l'étaient fort mal, pour faire usage de la parole…

Pourtant, nous venons de voir qu'aujourd'hui, ils parlent !

Eh bien, Messieurs, ce qu'il faut conclure de là, le voici : l'espèce, depuis moins de deux siècles, a subi dans le sens progressif une série de modifications physiques ; ou plutôt ces modifications se poursuivent depuis de lointaines générations, mais ce n'est qu'à une époque récente qu'il nous a été possible de constater le degré du perfectionnement auquel tendait l'espèce.

On doit supposer que les lentes transformations de l'encéphale, un peu plus développé, un peu plus riche en circonvolutions à chaque stade nouveau, auront eu pour corollaire, la croissance d'activité psychique aidant, un besoin de traduire, d'échanger des idées toujours plus nombreuses, toujours plus complexes. La transformation des organes vocaux et de la cavité buccale s'est alors opérée, et permis l'usage de la parole… Je vous rappelle à ce propos les savantes études de Nirdhoffer sur la réduction systématique du prognathisme des chimpanzés ; élément de plus à l'appui de notre thèse…

Donc, un cerveau apte à la pensée raisonnée, une

conformation physique correspondant à la nécessité du langage, une diminution de l'angle facial, ces signes prouvent, chez les anthropoïdes, un acheminement indéniable vers l'état supérieur. »

À ces mots, un mouvement prolongé se manifesta dans l'assemblée. Mais Murlich, sans s'y attarder, continuait :

« Cependant, Messieurs, en dépit de ce fait que les anthropoïdes sont arrivés à exprimer leurs pensées par le langage, qui est le mode suprême d'expression, on pourrait mettre en doute que ce soit là un symptôme irréfutable de cet état supérieur dont je viens de parler. En objectant, par exemple, que Gulluliou et ses congénères obéissent durement et simplement à des phénomènes affectifs qu'ils traduisent selon un mode varié, mais toujours machinal. Je m'explique : les anthropoïdes ne jouiraient que d'une *subconscience*, suffisante pour leur permettre de désigner certains objets ou certaines sensations par des onomatopées, des cris, voire même des sons articulés, mais tout cela d'une façon machinale, comme la goutte d'eau fait un bruit toujours semblable en tombant, au même endroit, comme grince à un moment donné l'engrenage, d'un treuil. Nous pourrions multiplier les exemples.

Certes, cette thèse est peu soutenable, pour ne pas dire davantage ; elle a cependant trouvé des défenseurs… »

Nouvelle agitation dans l'auditoire. De sa voix toujours calme, Murlich reprenait :

« Mais, Messieurs, indépendamment de la question du langage, d'autres facteurs importants concourent à établir l'état de progrès des singes anthropoïdes et, sur ce point, je crois avoir acquis personnellement des données positives. Les mœurs des pongos, que j'ai étudiées de très près et d'une façon très suivie, durant de longs mois, m'ont prouvé que ces animaux, si leur conformation physique s'est améliorée dans le sens *humain*, n'ont pas été moins favorisés au point de vue de l'intelligence et de la sociabilité. Je veux bien, Messieurs, que les huttes de terre et de branchages construites par les pongos aient été conçues en

imitation des maisons qu'ils pouvaient avoir aperçues – huttes pourtant bâties au fond de forêts éloignées de tout centre habité. J'admets encore, si l'on veut, que ces animaux aient pris à l'homme l'usage de s'entourer la taille de feuilles tressées, et de garantir la plante de leurs pieds par des morceaux d'écorce qu'ils attachent. Mais comment ne pas accorder, une origine spontanée à ce fait qu'au lever du soleil, toute la tribu se groupe sur une éminence et chante d'une voix monotone une sorte d'hymne à l'astre du jour ? Où auraient-ils vu faire cela ? »

Ici des ricanements significatifs accueillirent les derniers mots de Murlich, qui poursuivit, interrompu de temps à autre par une vive agitation :

« Ne rions pas, Messieurs ! Il convient, au contraire, de ne pas négliger ce fait étrange qui ne laisse pas d'être singulièrement troublant, si l'on se souvient que l'humanité traversa une longue période, où elle se livrait aux mêmes pratiques superstitieuses qui semblent aujourd'hui ridicules, adorant tantôt les éléments, tantôt des êtres imaginaires auxquels elle élevait des temples.

Messieurs, comprenons-nous bien : je n'entends pas dire par là qu'une semblable tendance soit un élément de progrès, j'établis simplement un rapprochement entre elle et la période de notre histoire que je viens de rappeler…

Au surplus, cet avènement des anthropoïdes à une civilisation… oui, à une civilisation embryonnaire sans doute, mais réelle, n'est qu'un phénomène naturel, logique. Il n'est qu'une éclatante confirmation de la loi formulée, dès 2055 par l'immortel Hetking. Loi trop méconnue aujourd'hui… Hetking, Messieurs, assimile, vous le savez, la nature entière à un vaste cycle, ou mieux à une vaste échelle aux degrés de laquelle montent les espèces, l'une poussant l'autre, avec une lenteur infinie. De telle sorte que lors qu'une d'elles est arrivée au sommet et s'y est maintenue quelque temps, elle commence à descendre, tandis que la suivante prend sa place.

La loi d'Hetking apparaît ainsi comme une sorte de contre-

partie et de complément à celle que posa l'illustre Darwin{2}, lorsqu'il établissait les bases de sa « sélection naturelle ». Je n'évoquerai qu'en passant l'héritage laissé à nos connaissances par Darwin. S'il n'entrevit qu'une portion de la vérité, il n'en doit pas moins être considéré comme un de nos grands précurseurs…

Le premier, contre tous les dogmes, contre tous les préjugés qui asservissaient son époque, il osa établir sur des assises fermes, inébranlables, l'origine simienne de l'homme.

L'homme était venu sur la terre après les millions d'années où évoluèrent les races, depuis la monère primitive, devenue algue, infusoire, ver, poisson, batracien, reptile, jusqu'au lémurien ancien, transformé en singe pourvu de queue, puis en singe sans queue et à conformation humaine. Vient le pithécanthrope, l'homme-singe, non doué encore du langage articulé, mais avant-dernier anneau de cette chaîne dont une extrémité est la cellule, et l'autre notre civilisation. Enfin, arrive l'homme.

Messieurs, Darwin n'alla pas plus loin. Il avait bien la certitude que l'homme constitue la forme définitive de l'animalité parvenue à son entier développement intellectuel et physique. Mais, avec son époque, il croyait que cet *humain*, une fois obtenu, de but se faisait barrière, et devenant la propriété d'une espèce, se dressait devant le champ de l'évolution.

Il fallut attendre un long laps de temps pour qu'Hetking vînt au contraire affirmer que l'évolution des ordres, des familles, des genres, ne s'est pas arrêtée là, qu'elle est éternelle. Certes, le type humain représente la perfection réalisable, mais il n'est plus l'apanage d'une seule espèce… Il sera celui de *toutes* les espèces successivement. C'est pour cette conquête que la nature entière agit, meurt, renaît dans ses aspects, dans ses mouvements multipliés à l'infini. C'est pour la possession de ce grade suprême, l'humanité, que toutes les énergies de l'univers sont en action… Dans cette admirable conception de l'*humain* étendu à la généralité des êtres organisés, et non plus restreint à

une catégorie privilégiée, ne voyez-vous pas la solution de tant de problèmes que le passé a vainement et confusément scrutés ?

Aux ondulations incessantes de la matière agglomérée en organismes, aux lentes transformations de ces organismes, Hetking assigne un but, donne un mobile, une raison d'être. Il dégage l'idéal de la nature sans cesse en travail vers le mieux.

Pourquoi ces luttes continuelles, ces entre-déchirements, ces absorptions des plus faibles par les plus forts, cette guerre vaste propagée depuis les origines entre l'infiniment petit et l'énorme, entre le bacille et le géant ? Les philosophies restaient ignorantes devant cette énigme, et n'avaient que des réponses balbutiées.

Hetking explique tout. Grâce à lui nous savons – et maintenant l'expérience des faits nous le prouve – que toute espèce, en s'élevant sur l'échelle des êtres, porte en elle-même le germe de sa déchéance ; que ce qui cause sa progression provoque ensuite son recul. Retournée contre elle, la règle darwinienne l'obligera un jour à céder la place prépondérante, afin que se prolonge indéfiniment le cycle éternel de la nature.

Eh bien, Messieurs, nous sommes en haut de l'échelle… »

Ici, la salle frémit d'une nouvelle houle.

– « … Notre développement individuel et social est arrivé à son comble. Nous pouvons nous enorgueillir à juste titre d'avoir asservi les autres formes animales et les puissances naturelles. Mais, dans un avenir peut-être proche, qui nous dit que nous ne serons pas poussés par cette loi fatale… ? »

L'agitation devint si grande à ce moment que le reste de la phrase se perdit sous un brouhaha confus. Maximin et Alix, placés aux premiers rangs dans la foule, s'étaient déjà, à plusieurs reprises, interrogés du regard. Maximin dit à mi-voix :

– S'il continue sur ce ton-là, cela va mal finir. Ces imbéciles ne comprennent pas… Il froisse leur orgueil, crime impardonnable !

– Pauvre homme, il est pourtant extraordinaire, vous ne trouvez pas ?

– Comme homme, j'admets volontiers sa théorie, car je crois que la nature réserve bien des surprises à la science étroite et conventionnelle d'aujourd'hui… Comme poète, je peux déplorer qu'un avenir illimité ne soit pas assuré à notre race… Il est vrai que les œuvres humaines ne périront pas, si elles sont dignes de survivre !

Alix, gagnée elle aussi par la nervosité ambiante, fit en haussant les épaules :

– Ils prétendent avoir le monopole de la civilisation, et ils crient comme des bêtes ! Cependant Murlich était parvenu à dominer les rumeurs, il montrait maintenant Gulluliou, qui, assis à sa table, d'un air à la fois inquiet et résigné, tourna lentement la tête.

« Regardez ce singe, Messieurs, vous l'avez entendu parler, je puis vous affirmer qu'il possède autre chose qu'un pur automatisme, qu'il obéit à de véritables sentiments, qu'il sait les coordonner, que même il est capable, la mémoire aidant, de discerner quand il fait bien ou mal, lorsqu'on le lui a indiqué une fois. Nous sommes donc en présence ici d'une réelle morale, inférieure, il est vrai, mais qui n'en marque pas moins, chez cette espèce, un pas immense dans la voie du progrès.

Je pourrais, Mesdames et Messieurs, vous citer nombre de faits en faveur de ce relèvement intellectuel succédant au relèvement physique ; et tenez, en ce qui touche au phénomène psychologique de l'association des idées, il me vient à la mémoire un détail qui prouve que ce phénomène s'exerce aussi bien dans le cerveau de Gulluliou que dans celui de l'homme. Depuis deux semaines qu'il est à Paris, Gulluliou a été frappé de nombreux étonnements devant les spectacles que la capitale offre à ses visiteurs, mais rien peut-être ne lui a produit plus d'effet que la vue de la Seine, sillonnée de ses mille bateaux électriques s'entrecroisant en tous sens. Or, pour désigner ce spectacle, savez-vous, Messieurs, quel mot il a trouvé, quel mot

il a forgé ? Le voici, en pongo : *Ourang pfluitt*, ce qui veut dire : *Arbre-oiseau*. Tous les bateaux, en effet, sont pour lui des arbres. Il a assimilé, par une curieuse association d'idées les bateaux qui circulent sur nos fleuves, aux troncs d'arbres qu'il a vus charriés par ceux de son pays d'origine et pour ajouter à cette désignation un élément de vitesse, il n'a rien trouvé de mieux que d'y joindre le mot : oiseau. N'est-il pas étrange que cet animal ait pu ainsi reconstituer, sinon dans sa teneur, du moins dans son idée, une significative expression qui s'appliquait jadis, au temps de la machine a vapeur, à certains bateaux, expression que j'ai retrouvée dans une relation de l'ancien Paris : *les bateaux-mouches* ?… »

Mais la nervosité de l'auditoire augmentait, le naturaliste comprit la nécessité d'abréger :

« Voilà, je pense, Messieurs, un détail qui vient suffisamment à l'appui de ce que j'avance. Gulluliou, par cela même qu'il arrive à coordonner ses pensées et leur forme représentative, a conquis un grade vers l'humanité…

Humain ou presqu'humain (*Chacun de ces mots se martelait d'une rumeur*) il l'est par plusieurs côtés à la fois, par l'aspect général, le langage, les habitudes, même par les qualités du cœur (*Exclamations ironiques*.) Oui, Messieurs, Gulluliou, véritable enfant puisqu'il a treize ans à peine, et malgré le précoce développement de son corps, Gulluliou possède, en même temps que les défauts, toutes les qualités de cœur d'un enfant : une naïveté profonde, une propension à se confier à ceux dont les figures lui sont familières, à s'abandonner à eux pour le défendre du moindre danger, une sensibilité qui le fait compatir à toutes les peines, compassion qu'il exprime en cessant ses jeux et en gardant le silence. (*Nouvelles exclamations ironiques*.) Cela semble étonnant, mais rien n'est plus réel, Messieurs. Cette tendance à l'altruisme, à l'aménité, à la douceur du caractère et des mœurs serait d'ailleurs, chez les pongos, une qualité de race, à en juger par les exemples que j'ai eus sous les yeux. Les tribus, les familles, les ménages pongos vivent dans une union parfaite, se protègent mutuellement en

toutes circonstances, ont le souci du sort de leur progéniture.

Je vous citerai à ce sujet la capture de mon élève, qui fut pris encore très jeune, il y a dix ans. Les chasseurs avaient, malgré mon ordre formel, criblé de blessures sa mère, qui tentait de le défendre. Alors, Messieurs, j'ai assisté à ceci : la malheureuse bête, me reconnaissant à quelques pas de l'endroit : où elle était tombée, arracha de sa poitrine, contre laquelle il se blottissait, son petit – que vous voyez ici – et me le tendit d'un air de supplication, comme pour me le confier., Et, au moment d'expirer, cette mère trouva la force de proférer plusieurs fois, avec des larmes humaines, ce mot : *Allok*, qui signifie dans sa langue : *L'enfant.* »

À ces paroles, dites d'une voix où tremblait l'émotion, un mouvement plus accentué remua l'auditoire ; il y eut quelques applaudissements discrets. Mais aussitôt, d'un coin de la salle, un léger coup de sifflet, des rires encore montèrent ; évidemment les détracteurs se trouvaient là.

Le tumulte devenait général ; Murlich ne put contenir un cri d'impatience :

– Messieurs, s'écria-t-il, dans un siècle d'intelligence et de vérité, rien de ce qui touche à l'expression d'une âme, cette âme fût-elle bestiale, ne doit être bafoué !

Cette phrase, où le conférencier avait mis toute la vigueur dont il était capable, ce mot d'âme appliqué à un singe, déchaînèrent l'orage. La race se soulevait, forte de ses privilèges, contre celui qui osait affirmer l'existence de ces mêmes privilèges chez des animaux ; cette foule ne voulait pas, ne pouvait pas comprendre. La salle était debout, houleuse ; les fronts oscillaient comme des vagues. Des messieurs à lunettes, au crâne énorme surplombant le corps atrophié. – académiciens en désarroi – haussaient les épaules, faisaient le geste de s'en aller. D'autres discutaient avec animation, bras grêles agités en membres de marionnettes. Des controverses échangeaient leurs feux croisés. La bande des tapageurs continuait à entretenir le vacarme. Murlich, à la chaire, attendait, s'efforçant de calmer

l'élève que commençait à gagner l'énervement général.

Quelques minutes, sous la nappe bleuâtre de l'énorme lampe centrale, la salle bourdonna de voix scandant les commentaires passionnes… Enfin, comme un silence relatif planait, on vit un vieillard, juché sur une banquette, faire signe qu'il voulait parler :

– Mesdames et Messieurs, toussotait ce personnage sans doute illustre, je demanderai à l'honorable conférencier… Je lui demanderai… de nous fournir sur l'individu qu'il nous présente une preuve immédiate, concluante, du développement intellectuel des singes anthropoïdes… Une preuve autre que celle du langage, bien entendu… Alors, nous serons convaincus.

– Bravo, bravo ! glapirent des voix.

– J'accepte, Messieurs répondait Murlich de sa place, mais quelle preuve désirez-vous ?

Au sein de l'amphithéâtre, un homme se leva, il tenait un rouleau de papier que sa femme, assise près de lui, venait de lui donner. Avec un accent étranger ; il énonça :

– Cela est une *Schweiziger-Revue*, où j'ai vu la photographie du… (*La femme lui souffla*) du… capture de Gulluliou, avec la mort de cette femelle… Montrez au petit, voir s'il reconnaîtra.

Enthousiasme. L'idée adoptée d'emblée. La revue passa de mains en mains jusqu'à la chaire où Murlich, qui avait compris, s'écriait :

– Mais c'est une cruauté que vous me demandez-là !… Mettre sous les yeux de ce pauvre animal le tableau de l'assassinat de sa mère !… Oh ! Mesdames, Messieurs, vous ne voudrez pas cela… Cherchez autre chose !

De nouveaux ricanements insultèrent à un tel scrupule. Une jeune fille aux cheveux frisés, très courts, cria d'un organe aigre :

– Aller toujours ! Il n'y a pas de danger qu'il comprenne !

Près du conférencier, des voix amies conseillaient :

– Faites-le… Pour les convaincre !

Des applaudissements claquaient sourdement dans le tumulte, encourageaient Murlich…

Il prit le dessin. La salle fit silence, les regards convergèrent vers le groupe formé par l'homme et le singe, l'un debout, l'autre toujours assis, la face inquiète, les yeux clignotants. De grandes ombres noires, au mur du fond, élargirent leurs silhouettes gigantesques.

On vit Murlich tendre le papier, que Gulluliou, machinalement, saisit à deux mains. Murlich lui fit signe de regarder.

Alentour, l'auditoire restait muet ; une angoisse involontaire serrait maintenant les poitrines, faisait battre les cervelles congestionnées dans la chaleur lourde. De leur place, Alix et Maximin avaient l'impression d'un crime obscur…

Gulluliou regardait le dessin ; et soudain il le lâcha, leva la tête, la tourna deux ou trois fois de droite à gauche. Son visage se contracta, cent rides y grimacèrent. Puis, les traits détendus ; il joignit les mains, et, en pleine lumière, enfance grotesque et pitoyable dans le carcan du faux-col, il poussa un petit gémissement.

La salle fit un mouvement.

Gulluliou porta ses mains à son visage, qu'il cacha brusquement.

La salle eut un soupir étouffé.

Entre les doigts noirs du singe, on vit scintiller quelque chose.

Dans le grand silence, la salle entière demeurait figée, garrottée par l'émotion.

Le singe avait reconnu et se souvenait.

Le singe pleurait…

IV

Quatre murs peints de clair, une fenêtre aux rideaux de mousseline. Dans un coin, un lit bas que la couverture bien tendue rayait de jaune et de rouge ; des colliers de pierres et de coquillages accrochés çà et là. Une haute branche séchée de palmier, dressée au-dessus de la bouche de chaleur qui la faisait se balancer, comme jadis au souffle du vent tiède. Une atmosphère virginale et nue de chambre d'enfant : la chambre de Gulluliou.

Gulluliou, assis mollement, un bras pendant, tendait l'autre au docteur Darembert qui, tâtant le pouls, hocha la tête et demanda à Murlich :

– Y a-t-il longtemps qu'il tousse ?

– Docteur…

– Oui, parbleu, il a de la température… (Il se pencha sur la poitrine essoufflée par une quinte). De l'oppression à droite.

– Docteur, dit Murlich, j'ai commencé à remarquer qu'il toussait, il y a une huitaine de jours ; je ne pensais pas que cela durerait.

– Où as-tu mal ? demanda-t-il à Gulluliou, en pongo.

Le singe, dont les yeux luisants de fièvre s'éclairèrent, montra son dos. Le médecin hocha de nouveau la tête :

– Il faut se méfier de l'hiver, avec ces animaux-là. Ce n'est peut être qu'un gros rhume qui est tombé sur les bronches… Je vais vous faire une ordonnance, en bas… Mais, vous savez, beaucoup de prudence !

– N'ayez crainte, docteur.

– Couchez-le tout de suite, il ne faut pas qu'il s'amuse à

rester debout, avec la température qu'il a… Et qu'il transpire, donnez-lui des tisanes bouillantes.

Murlich avait répété à Gulluliou les instructions du médecin. Quand il lui dit de se coucher, l'animal secoua doucement la tête :

– *Triouou* (Tout à l'heure), murmura-t-il.

– Mais c'est tout de suite ! Allons, dépêche-toi, nous attendons que tu sois couché pour nous en aller.

Gulluliou eut son signe négatif. La toux reprit, rauque.

– Pourquoi ne veux-tu pas ? questionna Murlich.

Gulluliou ne répondit point, mais son regard se posa sur le docteur.

Croyez-vous, dit Murlich, c'est votre présence qui le gêne !… Il ne veut pas se déshabiller devant vous !

– Ça, par exemple, mon cher professeur, fit l'autre qui ne manquait pas, comme ses contemporains, d'exclusivisme, et n'acceptait que depuis peu de temps l'étonnante intelligence de Gulluliou, vous n'irez pas me faire croire que votre singe, si perfectionné soit-il, puisse manifester une pudeur aussi avancée !

Et cependant, voyez !

Gulluliou s'était levé de sa chaise, découvrait son lit d'un geste habile, étalait sa chemise de nuit. Puis, quand tout fut prêt, il vint se rasseoir, regarda encore les deux hommes, avec l'air de dire : « Comment, vous êtes encore là ! Vous voyez bien que je vais me coucher ; retirez-vous ! »

– Eh bien, soit, laissons-le, si c'est cela qu'il demande ! déclara le docteur en souriant sceptiquement.

Lui même tendit la main au singe, qui s'inclina pour la serrer.

Ils quittèrent la chambre et descendirent.

Murlich triomphait en silence ; chaque jour lui apportait une

nouvelle confirmation de ce que la semaine précédente, il avait attesté dans l'amphithéâtre du Muséum, Gulluliou se civilisait de plus en plus, devenait homme. Il venait une fois de plus en présence d'un témoin appréciable, de donner une preuve de la délicatesse de ses sentiments.

Ah ! certes, il ne pouvait pas encore traduire par la parole, avec son vocabulaire rudimentaire, tout ce qui se passait dans son âme obscure, mais ce que la voix était impuissante à rendre, les yeux l'exprimaient. Murlich avait appris à lire en ces yeux, que les paupières couvraient d'un clignotement perpétuel, Mais dont l'eau fauve était agitée de tous les remous intérieurs. Démêler l'écheveau embrouillé de cette âme traduite par ces yeux, Murlich s'en était fait une tâche passionnante. Il se sentait un peu, à guetter l'éclosion de ce singe à la lumière humaine, rempli d'un orgueil de demi-créateur. Il l'aimait, comme un artiste son œuvre, en rêvait l'achèvement futur, la voyait déjà debout, entière et parfaite. C'est pourquoi, depuis une semaine que le singe toussait, l'inquiétude de Murlich n'avait cessé de s'accroître ; et, craignant enfin que ce fût là le début d'une affection grave, il avait demandé une consultation à Dalembert, le célèbre spécialiste pour les maladies de poitrine, qu'il connaissait.

– Alors, docteur, demanda-t-il dans le petit salon, vous espérez que ce ne sera pas sérieux ?

– Ah ! on ne sait jamais, vous savez… Si j'avais affaire à un homme, je vous dirais : oui. Et je lui ferais une piqûre de sérum.

– Antituberculeux ?

– Oui, et j'en répondrais… Mais ce n'est pas le cas ; supporterait-il cette piqûre, votre singe ? Ensuite la toxine opérerait-elle sur cet organisme ?

– Mais, docteur, parlez-moi franchement, vous le croyez tuberculeux, alors ?

L'autre, les coins de la bouche abaissés dans une moue de mauvaise augure, faisait :

– Heu, pour le moment ce n’est pas très caractérisé, je crois que cela peut être arrêté dans l’œuf, avec de grands soins… Je vous le répète, méfiez-vous de l’hiver ! Quand l’animal sera en état de sortir, couvrez-le aussi chaudement que possible.

– Il porte un manteau de fourrure.

– Bon. D’ailleurs, je le reverrai d’ici là… Et surtout de la suralimentation ! Il mange de la viande, n’est-ce pas ?

– Très peu, docteur.

Il faut qu’il en mange. Et toutes les deux heures, une granule albumino-hydratée. Pour le reste, conformez-vous exactement à ceci.

Il venait d’écrire l’ordonnance, il la tendit à Murlich.

– Alors, insista celui-ci, vous ne croyez pas utile de faire une injection de sérum à Gulluliou ?… En cas de non-nécessité, je ne pense pas qu’il puisse en souffrir. Cela me rassurerait.

Le médecin, railleur, sourit de ses lèvres rasées :

– C’est entendu, j’apporterai ma trousse demain ; vous êtes un papa, décidément, vous tenez à la santé de votre enfant !

– Mais oui, répliqua Murlich très sérieux, avec sa douceur grave et amicale… Que voulez-vous ! je considère autre chose en lui qu’une bête vulgaire ; je peux dire qu’il est pour moi une espèce de fils, par toutes les pensées de moi que j’ai fait passer en lui. Puis il est si affectueux et si naïf : un vrai enfant !

Au-dessus, étouffée par les cloisons et les tapis, la toux de Gulluliou s’entendit.

Le docteur, un instant, devant cette déclaration de Murlich, spontanée et empreinte d’une foi si vive, était resté songeur, malgré son scepticisme mal dissimulé :

– Allons, fit-il, montez voir où il en est. Et à demain. Je lui ferai la piqûre ; soyez tranquille, nous le tirerons d’affaire !

Murlich, une fois seul, revint dans la chambre de son élève. Il le vit allongé dans le lit étroit, la face enfouie jusqu’aux yeux.

Le singe ne dormait pas, il regarda entrer Murlich, qui s'approcha de lui, resta debout à son chevet.

Et ni Gulluliou ni Murlich ne bougeaient, ils se considéraient en silence, avec leur affection mystérieuse et obscure, ayant l'air de lire chacun dans les yeux de l'autre, comme s'ils avaient senti l'inutilité de parler pour se comprendre.

* * *

Gulluliou resta près d une semaine au lit ; la fièvre avait été difficile a vaincre, il avait fallu toute la science du docteur Darembert pour arrêter ce début de bronchite. Plaintif et grelottant durant ces jours, il avait été soigné par Murlich et Alix comme une personne humaine. Quand le naturaliste devait, pour des courses et des visites nécessaires, s'absenter, la jeune fille restait au chevet du malade, lui faisant prendre tisanes et potions, d'une main sororale. Ce qui frappait chez l'animal, c'était la résignation avec laquelle il souffrait. Enfin la toux s'apaisait, moins d'oppression le fatigua.

Darembert pensa que l'injection de sérum, faite dès les premières atteintes du mal, avait pu l'enrayer ; il permit à Gulluliou de se lever. Le singe passa quelques jours dans un fauteuil, en robe de chambre ample et ouatée, près de la fenêtre qui donnait sur les arbres dénudés du jardin. Les livres d'images se succédaient entre ses doigts distraits de convalescent. Sa grande joie fut une poupée qu'Alix, amie attentive, lui porta un après-midi. Aux longues mains noires du pongo, cette poupée se balançait, raide et rose. Il la nomma Minnili, du nom d'un petit oiseau de son pays, ainsi appelé à cause de son cri. Des heures durant, le *Fils-des-Colombes* berçait Minnili, avec toute une tendresse paternelle née en son âme de singe.

Des visites vinrent distraire les journées ennuyées, dans le demi-jour de ce janvier finissant. Depuis la conférence au Muséum, un revirement du public avait rendu le singe presque illustre, des journaux discutaient avec âpreté son cas, la doctrine émise par Murlich. L'émotion née ce soir-là s'était propagée, les partisans égalaient maintenant les détracteurs,

tant il avait suffi de quelques larmes d'un animal pour qu'il acquît des droits à la prétention d'homme. Des amis de Murlich furent amenés par lui au pavillon d'Auteuil ; Maximin, qui s'était lié avec le naturaliste avait aussi voulu faire la connaissance de Gulluliou. Le poète trouvait en Murlich une faculté spéculative qu'il sentait tenir du rêve, et qui lui convenait : ils s'affectionnèrent. Mais Maximin était de plus en plus surmené par les répétitions de sa pièce, qui marchaient mal, et par tous les pourparlers pour la location de la salle. Il ne put visiter le convalescent qu'une fois, en faisant promettre qu'il assisterait à la première représentation du *Triomphe de l'Homme* : elle était annoncée enfin pour le 10 février. Gulluliou avait une semaine devant lui.

Le singe parlait peu, durant ces jours dolents. Il n'aimait pas jouer aux lumières des lampes, et dès le crépuscule blafard de neige ou brouillé de pluie, il laissait dormir Minnili sur une chaise, s'engonçait dans sa robe de chambre en petit vieux recroquevillé, les bras pendants jusqu'au tapis. Le soir, Murlich et Alix restaient quelques instants avec lui ; il se contentait de les regarder, mais d'une façon différente : avec une tranquillité morne, confiante, pour le maître, avec une expression plus étrange, plus aiguë pour la jeune fille.

Une fois, resté seule, elle s'inquiéta de ce regard, de ces yeux fauves et obsédants, quoique sans méchanceté, qui la fixaient. Mais ce ne fut qu'un éclair ; Gulluliou, comme quelqu'un qui fait un effort sur lui-même, avait repris sa poupée, il la cajola doucement entre sa poitrine et son bras replié, chantonnant de sa voix gutturale un vieil air que sa mère sans doute lui avait appris autrefois :

Minnili, Minnili, le petit

Oiseau saute dans les branches,

Et tic tic fait sa petite queue

Avec sa petite aile qui bat…

Tic, tic,

Minnili, Minnili,

Petit camarade, redis-moi

Ta chanson !

Dans le coin la grande palme s'agitait mollement au-dessus de la bouche de chaleur, comme animée encore du balancement des forêts natales. Gulluliou la contemplait un instant, distrait ; il reposait la poupée, et levait son long corps du fauteuil, pour aller se coucher.

V

Le dernier vers venait de sonner, répercuté de la scène noyée de crépuscule à toute la salle silencieuse. Des applaudissements grêles saluèrent la chute du rideau, et aussitôt monta, de l'orchestre à la coupole, le bruit des voix bourdonnantes.

Maximin quitta le bord de l'avant-scène d'où il avait assisté à tout le premier acte du *Triomphe de l'Homme* ; il se tourna vers ses amis, dont les mains tendues voulaient le complimenter.

Il y avait là Alix Forest, presque jolie aux lumières ravivées des lampes, la peau très fine du cou blanc émergeant de l'échancrure de sa robe mordorée, où d'énormes ombelles blanches rappelaient la bizarre manie de la jeune fille. Sur son chapeau, couvert de feuilles mortes du même ton que la robe, un semis de légers mousserons se dressait en touffe flexible. Avec son sourire vif et fin, elle exprima tout de suite sa joie des beaux vers dont l'harmonie puissante les berçait encore. Murlich, qui était là aussi, au second plan, silencieux, battait discrètement des mains, comme il sied à un homme de science que la poésie ne trouve pas indifférent. Dans le fond de la loge, Gulluliou, immobile, regardait, interrogeant son maître de ses yeux hésitants, et tout à coup il comprit le sens du geste de Murlich, ses paumes se heurtèrent l'une contre l'autre, timidement d'abord, puis d'une brusquerie espiègle, enfantine.

Mais le critique Casot-Dorlys inclinait sa face poupine, laissait de ses lèvres épaisses tomber un verdict chaleureux.

– Admirable, mon cher ami, votre acte. Et joué !

Maximin inspecta d'un long regard la salle, il secoua la tête :

– Pourvu que ça se remplisse. Il y a des vides !

– Mais on arrive encore, grasseya le critique… N'ayez pas

peur, vous aurez une salle comble pour le dénouement ! Ah ! c'est une belle, une bonne soirée que l'art vous doit là, Maximin ! Vous allez être un triomphateur tout à l'heure !

Alix dit :

– C'est déjà un succès !

Le poète agita ses mains nerveuses.

– La bataille n'est pas encore gagnée ; il faudrait plus de monde. Je vais voir au contrôle… Les gens n'ont qu'à entrer, pourtant… Albani a été bien, n'est-ce-pas ? Il porte bien son rôle.

– Oh ! remarquablement, renchérit Casot-Dorlys. La voix est chaude, sonore ; c'est la voix qu'il faut pour dire vos vers ! Balsamore joue au second acte ?

– Oui, une courte apparition, répondit Alix à la place de Maximin qui s'absorbait un instant ; mais c'est surtout au troisième qu'elle donne tous ses effets… Et vous verrez ce décor !…

Dans le brouhaha qui montait vers le lustre, le critique s'écria :

Ça va être un triomphe, je vous dis !

Casot-Dorlys, gros homme de quarante ans, respirait une jovialité bon enfant et sincère. Son goût vif, insolite, pour les arts, l'avait lié à Maximin, dont il partageait l'espoir de rénover les esprits contemporains. Il professait pour le poète une admiration qui lui était rendue intégralement. Car si Casot-Dorlys, les mains aux hanches et la figure épanouie, proclamait, dans les groupes, le génie de Maximin, Maximin n'était pas sans faire très grand cas du sens critique de Casot-Dorlys. Il était, à un autre titre qu'Alix, son confident.

Le poète dit, très fiévreux, en prenant son chapeau :

– Il faut tout de même que j'aille voir un peu par là. Est-ce que vous venez, Casot ?

– Oui, oui, certainement… Excusez-moi, Mademoiselle… Le devoir avant tout ! Nous partons réchauffer les troupes !

Maximin se tourna vers Alix et Murlich :

– Au prochain entracte, nous irons ensemble dans les coulisses, n'est-ce pas ?

Les deux amis enfilèrent le couloir où la salle déversait le trop-plein de ses conversations. Gens du monde, invités de l'auteur, pour qui cette soirée était depuis longtemps matière à commentaires passionnés, au sein des familles où le bourgeoisisme pratique n'avait pas encore tout fait étouffé les autres sentiments. Puis spectateurs de hasard, les passants de la rue, artisans et employés, ceux que l'affiche lumineuse avait attirés, et qui étaient entrés, par désœuvrement et parce que cela ne coûtait rien. Ceux-là, un étonnement les faisait silencieux, errant comme des âmes dépaysées qui s'étonnent d'un milieu inaccoutumé. Ce n'étaient pas eux qui avaient applaudi tout à l'heure, c'étaient les habits noirs. Mais le grand public, la foule anonyme des travailleurs au repos, eux seuls donneraient le succès s'ils comprenaient ; et il fallait bien, Maximin le savait, que les vers allassent réveiller en eux des étincelles assoupies, sous peine d'échec.

Ils passèrent lentement, arrêtés à chaque instant, par des amis, des gens de connaissance. Casot-Dorlys, à droite et à gauche, jetait un mot élogieux sur la pièce, très haut, pour que l'on entendît à la ronde. Il avait des sourires victorieux, agitait ses bras courts en parlant, à phrases rapides, des beautés des actes suivants.

– Vous verrez, vous verrez… oui, un décor d'usine… Oh ! d'un effet saisissant ! Mon cher Maximin, permettez-moi de vous présenter un admirateur…

Le poète passait très vite, remerciant et saluant. Un instant, son compagnon s'arrêta pour dire quelques mots à un confrère, Gribory, critique jaune et long autant que Casot était rond et rose. Maximin continua seul sa route, il avait hâte d'être au contrôle, un pied sur le trottoir, pour voir si l'on entrait, si la

salle se remplissait. Il n'eut pas besoin d'aller jusque-la, un flot d'arrivants le repoussait, il revint rassuré ; du monde entrait par les larges portes conduisant directement à la salle, toute claire avec ses ors rafraîchis et le rouge de ses balcons.

Comme il se demandait s'il aurait le temps d'aller sur la scène pour surveiller la pose du décor, il retomba sur Casot-Dorlys, qui venait de quitter le confrère.

– Eh bien, questionna l'auteur, qu'est ce que Gribory vous a dit de moi ?

– Oh ! avec ce bonhomme-là, on ne sait jamais si c'est chair ou poisson. Il n'a pas d'opinion, il veut voir toute la pièce avant de se prononcer.

– Il a raison, acquiesçait Maximin.

Casot, avec son enthousiasme habituel de sanguin, éclatait :

– Eh oui, il a raison ! Mais il n'a jamais voulu avouer qu'il était épaté !

Maximin eut un geste ; on verrait cela demain.

Autour d'eux les gens se hâtaient, l'entracte finissait. Ils regagnèrent l'avant-scène où Alix était en train de montrer à Murlich, de loin, dans les loges et à l'orchestre, les merveilleux effets de la mode quelle lançait… Çà et là, les champignons poussaient au tissu des jupes et des corsages, chargeaient les coiffures de leurs teintes variées, et la jeune fille, sous le regard fixe de Gulluliou, nommait ses clientes à Murlich qui souriait finement.

Devant la salle pleine, cette fois, le rideau découvrit la bouffée d'air frais de la scène, qui représentait – symbole de l'époque présente – un hall immense et vitré. Des machines l'ébranlaient de leur mouvement silencieux ; et l'homme était là, créateur de ces machines, par quoi tout travail, tout effort était épargné à ses muscles. Occupé seulement d'étudier sans cesse le plan d'autres machines pour d'autres ouvrages, au milieu de ses froides mathématiques, qui cependant le

conduisaient à la solution de ses problèmes, il restait inassouvi, comme tâtonnant, inconscient d'abord de ce qui lui manquait. Enfin, la clarté se faisait en lui, il criait son besoin d'idéal :

… Mais que faire, à présent ? J'ai tout vu,

Les vieux mondes pour moi n'ont plus rien d'inconnu,

J'ai déchiffré le mot des antiques mystères,

Ma science pourrait te recréer, ô terre !,

Et pourtant, la plus lourde énigme, elle est en moi…

Ah ! tout savoir et tout calculer ! Eh bien, quoi,

Quand je serais allé jusqu'au fond de ce gouffre ?

Cela n'empêche pas que ma poitrine étouffe

Et que mon front se heurte aux murs d'une prison

Où me tiendrait, geôlière aveugle, ma raison !…

Mais les oiseaux pour s'évader ont leurs deux ailes,

Le torrent descend seul des cimes éternelles,

La forêt peut frémir sous les baisers du vent,

Et moi, comment pourrai-je être libre ?

La voix de la Fée-Nature,

En rêvant.

Dans une lumière bleue et blanche qui remplissait le fond du décor d'une aurore candide, la déesse de la nature, représentée par Berthe Balsamore, se montrait un instant, annonçait la rédemption souhaitée. La toile retomba sur le geste levé et le sourire de cette femme très belle dont les cheveux blonds jetaient sur la scène une gaîté de soleil. Et l'accueil cette fois fit augurer du succès, les applaudissements se prolongèrent, éveillèrent des échos endormis de la salle. Maximin, de l'avant scène où il attendait, palpitant à chaque vers, à chaque mouvement de ses personnages, eut la sensation que toute la gêne du début de la soirée se diluait, s'évaporait au souffle de sa poésie, et la fièvre qui le tenait depuis les jours précédents

s'accrut dans la certitude de vaincre.

Tout de suite, il avait fait signe à ses compagnons, pour aller aux coulisses ; Casot-Dorlys exultait, Alix, encore secouée d'une émotion vive joignait ses compliments à ceux de Murlich qui déclara, avec son amabilité douce :

– Je vois, cher Monsieur, que vous entendez au même point de vue que moi le triomphe de l'homme ; vous laissez la part la plus belle à la nature !

Maximin se contentait de sourire. Le critique dit :

– Mais la nature est un grand creuset où les éléments les plus composites s'unissent. Le savant peut donner souvent la main au poète !

– Vous surtout, Monsieur Murlich ! dit Maximin, en hochant la tête vers le singe.

Gulluliou s'était couvert de son ample manteau de fourrure. Depuis sa bronchite, les plus grandes précautions étaient prises pour éviter une rechute que les docteurs avaient préconisée comme très grave, et il n'était pas de longs instants sans que Murlich s'inquiétât de l'état du singe. Il devait sans cesse prendre garde aux imprudences possibles, veiller à tout. Ce soir même, c'était par exception qu'il avait consenti à le faire sortir ; il fallait la représentation depuis si longtemps attendue de l'œuvre de Maximin, pour que le naturaliste relâchât un peu la consigne sévère.

Gulluliou n'avait jamais été aussi heureux ; tout ce qu'il voyait était nouveau, ces lumières, ce brouhaha, ces couleurs dans la salle, puis le rideau montrant un autre espace aussi grand où des personnes venaient parler, se répondre longtemps, avec des gestes qui lui permettaient de comprendre presque, sans le secours des paroles, de bâtir dans son imagination toute une histoire vaguement adaptée au spectacle. Enfin, le rideau se baissant, la salle soudain illuminée de nouveau, dans un grand mouvement de gens qui se levaient en frappant leurs mains. Étonnements, successions d'images qui faisaient papilloter les

yeux et l'esprit de Gulluliou !

Le groupe traversa les couloirs où la curiosité sympathique du public reconnut le singe et son maître. Murlich, lui, se disait, non sans une ironie intime, qu'il n'y a pas loin de la huée à l'admiration, du sifflet au bravo, que les deux sont trop voisins, trop peu séparés dans l'échelle des sentiments, pour valoir quelque chose. Maximin, en recevant de tous côtés les félicitations, songeait à Murlich : la première conquête pour le savant, la seconde pour le poète. Mais Murlich n'était-il pas un poète de la science ?…

Ils arrivèrent, plusieurs portes poussées, au foyer des artistes ; Maximin rencontra tout de suite Albani, très large et très fort dans le costume neutre, sans âge et sans date, où il personnifiait l'Homme.

– Ça marche, ça marche, hein ? demanda l'acteur.

– Oui, je crois, la dernière scène a porté.

L'interprète et l'auteur étaient l'un devant l'autre, tous deux très énervés. Comme, à quelques pas, les compagnons du poète attendaient, Maximin serra seulement la main aux artistes qui étaient là, s'excusant :

– À tout à l'heure, j'ai à voir Balsamore. Elle est là-haut ?

– Oui, oui, dans sa loge.

– Venez, dit Maximin.

On enfila un corridor qui débouchait sur un escalier ; on gravit un étage. L'habilleuse salua obséquieusement l'auteur et sa bande. C'était le palier des premiers rôles, des vedettes : par les portes de trois ou quatre loges assez somptueuses et vastes, l'odeur fade du blanc gras et des huiles saturait l'air. Le cortège était étrange, de Maximin et de Casot-Dorlys, d'Alix, de Murlich et de son singe, déambulant ainsi.

À un coude, ils aperçurent, par une porte de fer grande ouverte, la scène noyée d'une pénombre de navire nocturne, avec ses portants debout comme des voiles gonflées aux

courants d'air, et ses enchevêtrements de cordages filant vers les cintres. La vision rapide retomba ; ce fut la voix un peu canaille de Berthe Balsamore qui les accueillit du fond de sa loge où elle se noircissait les yeux devant une glace :

– Entre donc, mon cher ! criait-elle à Maximin.

Mais elle vit qu'il n'était pas seul ; elle se retourna aimablement, l'estompe à la main.

– Ah ! pardon !

– C'est une invasion, dit le poète, je vous amène des amis.

– Enchantée !… Entrez donc, asseyez-vous. Bonsoir, mademoiselle Forest, retirez donc ça de la chaise… Bonsoir, Casot !

Murlich, très désorienté sous sa tranquille allure de blasé et Gulluliou dont l'inquiétude primait la joie, furent présentés.

– Tu sais, mon petit, déclara l'actrice, c'est un succès. Je n'ai pas encore joue à Paris, mais je peux te le dire de confiance, c'est un succès !… Quoique tu me doives une fameuse chandelle. J'ai sauvé une réplique d'Albani, tu ne t'en es pas aperçu ?

– Ma foi, non, répondait Maximin, un peu gêné du tutoiement, devant Alix.

Mais Mlle Forest n'écoutait guère, elle ne voyait qu'une chose : la tunique de Balsamore, la fameuse tunique enfin réalisée, flamboyante de toutes ses corolles orangées et soyeuses. Et de cela, les épaules grasses de l'actrice, sa chevelure dorée, émergeaient comme le pistil d'une fleur énorme des tropiques.

– Admirez-moi, mademoiselle Alix, dit Balsamore en remarquant le coup d'œil de la jeune fille… Êtes-vous contente ? Ça va mieux qu'au premier essai, hein ? Nous avons bien fait de la retoucher, je ne l'aurais pas mise !

Mais Murlich à son tour était sur la sellette. Il s'efforçait, devant la trentaine opulente et déshabillée de l'actrice, de

garder sa contenance de réserve souriante, bien que l'étrange pièce, à la fois cabinet de toilette et petit salon, pleine d'une débandade d'oripeaux, de jupons et de peignoirs, d'images et de photographies, de flacons et de pots, ne laissa pas d'étonner son habitude des laboratoires froids et symétriques. Pour Gulluliou, qu'on avait débarrassé de son manteau, il baissait la tête un peu, en enfant intimidé devant une personne nouvelle.

Sa figuré sérieuse, aux plis déjà vieillots, son collier de barbe, amusèrent follement Berthe. Quand Murlich dit que le singe avait treize ans, elle voulut à toute force lui prendre la main, le faire se lever, le voir marcher, les jambes un peu molles dans le pantalon noir, les pieds traînants dans les bottines vernies.

– Mais tu devrais faire quelque chose sur lui, Maximin ! s'écriait-elle. Voilà une humanité à laquelle tu n'avais pas pensé !

– M. Murlich y pense pour nous ! déclara le poète, en rêvant à des choses vagues que ses mains palpaient dans l'air.

Casot regarda le naturaliste.

– Le voilà bien, le triomphe de l'homme, votre générosité l'étend jusqu'au singe ! Il est juste de dire qu'elle n'est pas trompée. N'est-ce pas, Gulluliou ?

– Oui, répondit Gulluliou.

C'était le seul mot français qu'il connût encore, il le plaçait ainsi à tout bout de champ, quand il entendait son nom. Parfois, cela tombait bien.

Mais l'actrice, qui avait achevé, avec l'aide de l'habilleuse, de croiser sur ses chevilles nues les lacets roses de ses sandales suppliait Murlich de parler devant elle avec son élève, quand Maximin, dont la fièvre augmentait à l'approche du troisième lever de rideau, les interrompit :

– Je crois qu'il serait temps de repartir, l'entr'acte doit être fini.

– Eh bien, à tout l'heure, mes petits enfants. Monsieur Murlich, vous me permettez d'aller visiter le jeune homme ?… C'est égal, j'aurais voulu l'entendre causer… À tout à l'heure ! (Sa voix se troubla d'une nervosité, elle s'adressa à Maximin.) Si la salle ne dort pas, je n'aurai pas peur, mais il faut qu'on m'aide !

Le poète dit, frileux :

– J'applaudirai quand vous entrerez en scène… Bon courage !

– Et toi aussi, mon vieux.

Comme les autres étaient déjà dans le couloir, Berthe s'arrêta sur le seuil de la loge, un doigt levé :

Le prélude est commencé, fit-elle.

Un cri nasillard courait dans un battement de portes, un murmure de voix qui se disputaient, des rires : « En scène pour le trois !… En scène pour le trois !… » Tandis qu'entre les murs, montant par l'escalier intérieur, se répandant partout dans l'édifice, une harmonie lointaine arrivait, gagnait de proche en proche, comme un fluide mystérieux. Et Maximin fut pris d'une extraordinaire émotion à songer que cette musique était la sienne, qu'une foule l'entendait à ce moment. Il entraîna ses amis à sa suite pour regagner la salle ; ils repassèrent rapidement devant la porte de fer ouverte sur l'obscurité de la scène, où maintenant le décor était placé, attendait d'être animé par les lumières…

Au-dessus d'eux, à tous les étages, le même cri retentissait : « En scène pour le trois !… En scène pour le trois !… »

Ils se retrouvèrent dans leur avant-scène ; ils surplombèrent l'orchestre ; la salle était attentive, sous l'empire naissant des premières mesures du prélude. Maximin, le cœur serré, écoutait.

C'était toute la synthèse du drame qu'il avait voulu donner là, traduire avec la magie et la richesse de l'orchestre. Les deux

actes précédents étaient rappelés, l'Homme montant peu à peu des ténèbres de l'ignorance ou de l'erreur, à plus de vérité. Plainte confuse, esquissée aux profondeurs des contrebasses et des violoncelles, puis reprise en sourdine par les violons et les altos, qui laissaient traîner une note lente, monotone. Des combats se livraient alors, la lumière se faisait jour par saccades, déchirait le voile gémissant de la nuit humaine, des modulations aiguës de flûtes tissaient leur dentelure sur le canevas primitif. Cela fusait en montées brusques, interrompues. Longuement, péniblement, la lutte évoluait ; au gémissement des violons succédait un contre-temps soutenu par le mouvement plus vif des violoncelles. L'orage grondait dans une ampleur sourde et magnifique, zébrée de l'éclair des chanterelles grésillantes. Soudain s'éleva, après un silence, la mélodie des hautbois mystérieux. Ils indiquèrent le motif de l'aurore, bientôt propagé aux cors anglais voilés aux clarinettes audacieuses. Et du thème majeur ainsi constitué, tout l'orchestre s'empara par tonalités successives, vibra d'une sorte de délivrance. Sur le trille des instruments à cordes, les cuivres émergèrent, épanouirent leur ascension sonore de pourpre et de gloire.

Toute la salle exhala son souffle retenu ; Maximin se sentit le visage effleuré d'une aile dont le frôlement le faisait défaillir en lui-même, il crut toucher le fond de sa joie d'artiste, il comprit que la foule était subjuguée. Il dut se retirer en arrière, s'asseoir près d'Alix. Il sentit la main de la jeune fille qui cherchait la sienne, l'étreignait. Dans l'avant-scène, tous restaient sans une parole, tandis que le rideau montait.

Casot-Dorlys changea seulement de posture en poussant un soupir, Murlich fermait à demi les yeux, veillant secrètement sur Gulluliou, dont les attitudes étonnaient sans cesse sa curiosité de savant. Il l'avait observé tout le temps du prélude, inquiet de l'effet nouveau que produisait la musique d'un orchestre sur cet étrange organisme, et s'était complu, transposant sa sensibilité sur celle de l'animal, à se représenter ses diverses impressions. Gulluliou, au premier accord des

violons, avait eu son regard interrogateur, son mouvement de tête pour questionner muettement son maître. Mais, le phénomène persistant, il avait reporté son attention vers l'orchestre, étonné surtout du mouvement des archets et des gestes du chef. Éveil confus de sensations… L'homme qui remue les bras comme le pantin qu'on fait marcher en tirant la ficelle… Cela fait du bruit, un bruit très fort… Les hommes qui remuent des bras font un bruit très fort qui dure très longtemps… Oh ! qu'ils remuent les bras et que le bruit dure très longtemps, si longtemps que les oreilles tintent et que ça donne mal dans le ventre, et que ça empêche de respirer… Comme s'il y avait une grande tempête dans les goyaviers : on entend le vent qui siffle dans les branches. Les hommes qui remuent les bras font une grande tempête dans les branches, et… Minnili, le petit oiseau a chanté !… Minnili, Minnili, pourquoi chante-t-il dans la grande tempête ?… Le maître n'a pas peur… Les hommes qui remuent les bras et ceux qui soufflent… Le maître me regarde… Le bruit, les oreilles et le cœur ; le bruit, les oreilles et le cœur. Le cœur qui s'arrête, le bruit qui augmente, la machine qui se lève, voilà qu'il fait clair de nouveau !… Mais, mais… Mère !… Minnili ! Loin… Loin… Les nuages, le soleil !

Dans un cri rauque, étouffé, Gulluliou venait de se dresser la poitrine haletante, les yeux élargis, une main tendue. Car, sur la scène, *c'était toute sa forêt qu'il retrouvait*, vivante de ses palmes balancées, vierge par ses lianes enchevêtrées tombant des arbres comme des serpents ployés. Toute la forêt tropicale, énorme et profonde ! Et cela suffisait à ramener d'un seul coup dans l'âme obscure du singe le parfum de son enfance, tant de souvenirs épars, presque morts, et qui remontaient ! Et puisque cela était si près, il voulait y aller, y courir encore, Gulluliou voulait aller dans sa forêt. Debout dans l'habit noir serrant sa taille courbée, le cou dans le carcan du faux-col, il oubliait sa condition humaine, son vernis de citadin, cherchait à s'élancer, à gagner la scène…

Mais, ce fut un éclair, Murlich s'était levé aussi, il devina et

prévint le geste. De quelques mots murmurés de sa voix douce et ferme à laquelle l'animal ne résistait jamais, il le calma. À peine les autres eurent-ils le temps d'être émus. Cela se passa dans le silence de la salle recueillant les vers que Balsamore, qui venait d'entrer avec sa tunique éclatante, lui jetait à pleine gorge.

L'acte se déroula, au bercement somptueux des strophes du poète. Le public, amené maintenant à l'exaltation voulue du sens artistique, comprenait, vibrait d'une telle sincérité que Maximin lui-même en demeurait surpris. Cette soirée, commencée dans le doute et la fièvre, s'achevait dans une poussée de triomphe. D'ailleurs Maximin entendit mal le reste de sa pièce ; l'audition du prélude l'avait comme anéanti, il avait revécu une à une de trop fortes sensations ; une fatigue immense se mêlait au sentiment de sa victoire.

Il s'était retiré avec Alix, derrière leurs compagnons, dans le petit salon aux lampes en veilleuse, et là sans rien se dire, ils attendaient, écoutant vaguement. L'acte enfin s'acheva ; déjà une partie de la salle venait de se lever pour acclamer le nom de Maximin ; Calot et Murlich, quand le rideau retomba, se penchèrent pour applaudir avec toute la foule électrisée.

Ils ne purent voir Maximin qui, après un long regard sur la jeune fille, et lui prenant un poignet, cherchait à posséder sa bouche. Personne, dans l'ouragan de gloire qui s'élevait, ne devina ce qui se passait au fond de l'avant-scène. Le poète employait à ce geste de conquête son reste d'énergie.

Mais Alix s'était dégagée brusquement, la barbe blonde l'avait effleurée à la joue. Elle fut très pâle, elle dit, en mots hachés, d'une voix basse :

– C'est mal d'abuser de ce moment !… Laissez-moi !

Et elle vit Gulluliou, qui, tourné à demi, la regardait du même regard fixe, étrange, qu'elle avait remarqué plusieurs fois déjà. Une tristesse y vacillait, une résignation sans bornes… Alix en fut pénétrée, elle craignit d'avoir saisi l'expression de ces yeux obsédants. Elle rapprocha le silence de Gulluliou de

l'audace du poète. Elle fut secouée d'un haut-le corps de vierge libre. Elle voulut cingler celui qui avait cru que son indépendance succomberait à l'émotion d'un soir. Montrant l'animal à Maximin, elle fit :

– Ce singe qui se moque de vous !

Maximin haussa les épaules, les lèvres serrées comme les poings. Dans la salle, le tumulte durait, le rideau s'était relevé trois fois, les applaudissements et les voix s'écrasaient sous le plafond, où le grand lustre était trouble. Casot s'élança vers l'auteur :

– Venez donc, on vous demande, on veut vous voir.

Le poète, raidi dans l'échec de sa passion, s'avança au bord de l'avant-scène, pour que déferlât vers lui sa renommée enfin consacrée.

Il distingua, dans une vapeur, à sa droite, la rampe derrière laquelle se tenaient tous ses interprètes ; en face de lui, à gauche, en bas, les mains battantes et les bouches ouvertes. C'était cela, la gloire. Il en sentit ensemble la fragilité et la grandeur. Demain son nom serait dans les journaux, son œuvre jouée, publiée, commentée. Il aurait ses partisans et ses adversaires, un Casot-Dorlys le mettrait aux nues, un Gribory épancherait sans doute contre lui la bile de sa maladie de foie. Mais enfin, la tâche était faite, cette soirée marquait peut-être une étape dans l'évolution de l'art. Une étape… Peut-être… Il ne savait pas, il ne pensait pas, il distinguait à peine les cris et les bravos.

Il gardait seulement devant les yeux la vision de Gulluliou surprenant son geste tout à l'heure, et, très précise à ses oreilles, la phrase cruelle d'Alix :

– Ce singe qui se moque de vous !

VI

Février s'achevait. Dans la maison d'Auteuil, la vie quotidienne coulait entre Alix, Murlich et Gulluliou. Ils ne se voyaient guère de la journée ; la couturière, très prise de tous côtés, très lancée, son cousin fort occupé à promener Gulluliou qui, maintenant, après une seconde conférence au Muséum, était devenu le plus populaire des singes. L'animal commençait, d'ailleurs, à savoir quelques mots de français ; un certain échange d'idées était possible entre lui et ses hôtes. Chaque soir, durant le dîner, Alix s'amusait beaucoup à constater les progrès de son parisianisme, à se faire traduire les étonnements naïfs de cet enfant de Bornéo transplanté dans la capitale.

Gulluliou grandissait en son esprit doublement qu'en son corps. Avec l'expérience des hommes, la gaîté de sa jeunesse l'avait à peu prés abandonné, sans pour cela qu'il fût morose ou silencieux. Mais il avait cette gravité nonchalante, assez fréquente aussi chez les nègres. Sa santé demeurait fragile ; pauvre corps long et courbe, qu'une petite toux sèche secouait parfois, inquiétante… Le docteur avait averti Murlich que le sérum antituberculeux, injecté quelque temps auparavant, ne pouvait produire d'effet, le cas échéant, qu'au bout d'un mois au moins, et même plus. Murlich attendait donc, non sans crainte, ménageant le plus possible son élève, lui interdisant toute promenade trop fatigante, tout effort exagéré. Et la suralimentation continuait : deux fois par jour, Gulluliou prenait une dose d'extrait protoplasmique, puis les granules de Darembert, des œufs crus qu'il avalait avec délices, et de la viande saignante, pour laquelle son dégoût était grand. Il arrivait ainsi à se soutenir, à conserver une apparence de solidité. Cependant, il était évident que le climat ne lui était pas favorable. Pour le distraire et l'aider à supporter la saison

mauvaise, on lui parlait beaucoup du printemps qui allait venir, de la maison de Bâle où l'on rentrerait bientôt, où il avait sa chambre à lui pleine de souvenirs de son pays et de sa première enfance. Gulluliou écoutait, répondait oui, et alors son regard se portait toujours vers Alix avec cette fixité timide qui l'avait déjà frappée si souvent. Mais maintenant, la jeune fille ne pouvait s'empêcher d'attacher, à cet étrange regard posé sur elle, les souvenir de la soirée où Maximin avait enfreint leurs conventions sur le chapitre de l'amour. Elle se rappelait le soupçon qui l'avait effleurée ; n'était-ce pas ainsi que le poète lui-même, autrefois, lors de leurs longs silences gênés, la considérait ? Elle haussait les épaules à ce rapprochement d'idées : simple coïncidence, quelque chose sans doute qui attirait plus particulièrement sur sa personne les yeux de Gulluliou, une couleur trop voyante, l'éclat d'un bijou…

Semeur de giboulées, mars arriva ; de grandes plaintes de vent secouaient les arbres du jardin, les buissons de troènes et de lauriers, et traversaient la maison et le pavillon malgré les doubles portes. Alix eut un jour la visite de Maximin, ils ne s'étaient pas revus depuis la représentation du *Triomphe de l'Homme* ; le poète était célèbre, mais Alix s'était longtemps montrée intraitable pour pardonner à l'ancien ami sa tentative. Cependant, après une lettre désolée implorant l'oubli, elle consentit de nouveau à le revoir. Vraiment il manquait à sa vie de vierge méthodique et sensible.

Il vint un jour, comme à son habitude d'auparavant, s'asseoir dans la véranda, près de la jeune fille. Ils parlèrent seulement de littérature, des suites de la pièce, des projets du poète : il ne fut pas question de Gulluliou. Il semblait à Maximin comme à Alix que l'autre craignait l'évocation de cette figure. Ce sentiment leur paraissait à chacun ridicule, ils se le cachèrent soigneusement. Et ce fut ce jour-là pourtant que Gulluliou devait se montrer si réellement *homme*, si misérablement, qu'Alix en resterait toujours émue.

* * *

Comme Maximin la quittait, au seuil de l'antichambre, parmi le demi-jour d'une ampoule enfermée au plafond dans un verre violacé, elle aperçut tout à coup, sous une tapisserie soulevée, le singe. Il était immobile et silencieux. On le laissait se promener dans les appartements, et ayant entendu du bruit, il était venu voir, simplement. Quand le visiteur fut parti, Alix songea à gronder Gulluliou de son indiscrétion, et elle cherchait une phrase, lorsque lui, d'un air de tristesse, montra la porte. Utilisant deux des rares mots français qu'il possédât, il dit :

– Venu… Lui venu !

Ce reproche… Cette intonation presque humaine… Un éclair traversa la jeune fille, lui certifia ce dont elle doutait. Gulluliou, cet être de treize ans, formidable et puéril, Gulluliou l'aimait !… Du mépris, de la colère, de la gaîté folle lui vinrent ensemble. Être aimée d'un singe comme elle l'était déjà d'un poète, est-ce que ce n'était pas de la plus effarante fantaisie !… Aimée de Gulluliou ! Ô dérision, Gulluliou jaloux !… C'était vraiment trop inattendu, trop extraordinaire, trop hors-nature !

Mais, après un silence la voix de l'animal s'élevait de nouveau. Il était plus près d'elle, le regard implorant ; et il prononçait les mains jointes :

– Toi bonne… Toi belle !

Il s'approcha encore :

– Toi bonne… Toi belle !

Alix recula, effleurée d'une crainte.

Allait-il la toucher ? Cette peur l'envahit. Une lucidité lui indiquait le péril. Elle était dans une encoignure ; pour gagner une porte, il fallait s'avancer contre Gulluliou. Elle n'osa pas. Elle aurait bien appelé, mais voici que sa gorge se contractait d'une angoisse muette, car elle voyait *la bête remonter dans les yeux du singe*, elle voyait la flamme fauve de la brute s'allumer peu à peu dans ces yeux.

C’était donc cela qui couvait depuis si longtemps, qui minait ce corps, faisait briller ces prunelles d’une fièvre incessante. C’était cela, l’amour !… Monstruosité, un singe l’aimait !

La maison était vide, l’atelier désert, Murlich occupé dans le pavillon du jardin.

– Toi belle, toi bonne, toi belle, belle, belle !

Ces seuls mots, mêlés de mots pongos, Gulluliou les répétait d’une voix basse, étouffée. Mais des enrouements trahissaient la velléité du cri ancestral, désireux de renaître au fond de la race… Il approchait, Alix recula. Elle ne trouvait plus au mur, dans sa terreur, la sonnerie qui eût fait venir quelqu’un. Elle finit par être adossée à un angle.

Le singe arriva jusqu’à elle. Il proférait des paroles heurtées, incompréhensibles. Le ton devenait plus farouche, les dents avaient parfois des grincements de morsure entre les mâchoires plus proéminentes que de coutume. Sous leurs vêtements amples, les jambes et les bras se crispaient comme pour le saut.

Alix sentit sur son visage le souffle court et fort de l’animal. Il montait de lui une vapeur de rut.

Alors, cette chose se passa : Gulluliou mit un bras autour de la taille d’Alix et l’attira vers lui, prise dans cette ceinture de nerfs et de muscles. La bouche affreuse, le museau aux babines humides, se colla aux lèvres de la femme. Lentement, il la faisait glisser à terre, pétrifiée, incapable d’un geste de défense. Quand elle fut allongée, il se pencha sur elle, ombre mouvante, confondue en la pénombre avec le tapis épais et mol.

Mais là, elle parut se réveiller, elle eut un sursaut brusque, trouva la force de lui prendre les poignets, elle si faible contre la bête déchaînée.

Elle lutta.

Le baiser immonde la remplissait d’une nausée. Et plus elle luttait, plus elle comprenait que c’était fini, qu’elle ne pourrait plus rien empêcher. Le singe avait poussé un grognement et de

nouveau la terrassait. Elle ferma les yeux, les mains en avant, les jambes repliées sous elle. Geste suprême avant le viol…

Elle attendit…

Quand soudain le serpent des longs bras noirs et velus qui l'enserraient, se dénoua. Elle eut l'impression d'être libre, fut debout en un instant. ; elle regarda. Gulluliou était devant elle, tête baissée, agité d'un tremblement des membres. Quelque chose de mystérieux passait en lui. Il semblait éperdu, ses yeux vacillaient comme des lumières sous un vent invisible.

Puis, brusque, il gémit sourdement et s'abattit aux pieds de la jeune fille… Un pantin cassé qui s'effondre. Des toussements déchirèrent sa poitrine, des sanglots gloussèrent de sa gorge. Il pleura, le corps secoué.

Alix, Alix, toi bonne, toi belle !

Il n'était plus rien qu'une loque misérable, ridicule, un affalement de chair d'où montait la douleur d'aimer…

L'homme était victorieux du singe.

VII

Gulluliou avait toujours la fièvre maintenant. Le docteur, qui venait très souvent le visiter, laissait percer des inquiétudes grandissantes.

– Non seulement le sérum n'a pas opéré, disait-il, mais… l'affection que je vous avais laissé prévoir s'est déclarée… C'est ce gros rhume d'il y a deux mois qui est cause de ça… Je le croyais pourtant hors d'affaire…

Le *Fils-des-Colombes* était repris d'une toux opiniâtre, sèche, qui secouait ses longs assoupissements au fond de son fauteuil. On l'installait devant la fenêtre de sa chambre, les vitres closes mais les rideaux relevés, et de là il assistait à la progressive poussée du printemps sur les arbres bourgeonnants.

Vers la fin de mars, Alix proposa un jour, pour distraire un peu Gulluliou, le changer des quatre murs de la maison, où certainement il était rongé d'ennui, d'assister à la séance de la Chambre dans laquelle on devait discuter les fameux scandales du chemin de fer du Sahara… À cette seule idée, Murlich sursauta ; était-il possible d'amener dans un pareil milieu un malade ? Mais les gens bien portants eux-mêmes y gagnaient la fièvre ! Et comment Gulluliou sortirait-il de là, le malheureux ? Folie de songer à cela !

– Mais, répliquait la jeune fille, qui vous dit, mon cher cousin, que ce bon docteur Darembert, si célèbre qu'il soit, ne se trompe pas en ce moment ?… Et puis, que Gulluliou soit ou non tuberculeux, croyez-vous qu'il ne vaut pas mieux, de toutes les façons, lui rendre la vie gaie et variée, au lieu de l'enfermer ici ? C'est un mauvais système, même pour un malade. Gulluliou est encore solide sur ses jambes, il mange énormément ; ce n'est pas parce qu'il tousse que vous allez

l'emprisonner. Et c'est au contraire parce qu'il est triste que je vous demande de le distraire. Oui, il s'ennuie, cet animal, il se meurt d'ennui, et pas d'autre chose ! C'est ça qui lui donne la fièvre !

Elle ajouta, pour convaincre Murlich hésitant, que Gulluliou, couvert soigneusement, ne risquait rien à aller chercher cette distraction. On le conduirait en voiture, on le ramènerait pareillement. Les tribunes du Palais Législatif étaient spacieuses et commodes, la salle chauffée, l'air purifié par des ventilations excellentes. Puis c'était une impression qui lui manquait, celle d'une séance au Palais Législatif ! Murlich lui-même y était-il jamais entré ?

Le savant dut avouer que non.

– Vous voyez bien, conclut Alix, voilà beaucoup de bonnes raisons ! Nous serons bien placés. Vandrax, qui interpelle, me l'a promis.

Murlich enfin se décida à tenter l'aventure. D'ailleurs, le docteur, consulté le lendemain, ne s'opposa pas formellement à cette sortie, tout en recommandant les plus grandes précautions pour le voyage.

– Par exemple, dès le moindre signe d'énervement (Darembert frappa légèrement de la main droite le dessus de sa main gauche) au lit –… Mais, dit-il à Alix, c'est un traitement hasardeux que vous inaugurez là, Mademoiselle. Je ne le permettrais pas s'il s'agissait d'un homme !

La jeune fille savait bien que ni Darembert ni Murlich n'étaient de son avis, mais ce dont Gulluliou souffrait le plus, selon elle, c'était la solitude et le silence. Ne pouvait-elle pas avoir seule pénétré ce que les médecins ne voyaient pas ?… Le souvenir de la scène restée secrète où le pongo lui avait si brutalement avoué sa passion, s'était mué en pitié. Le baiser reçu des lèvres noires n'avait laissé en elle que le dégoût physique de ce contact. Son cœur absolvait. Depuis lors, Gulluliou n'avait plus rien manifesté qu'une docilité, une douceur très grande… Si vraiment il aimait, si cet amour

implanté dans la conscience trouble d'une bête était pareil à l'amour humain, combien le presqu'homme devait souffrir.

Et Alix rêvait de le guérir par une diversité de milieux où sa jeunesse reprendrait le dessus.

* * *

Le 8 avril, à quatre heures, la grande interpellation sur les scandales du Sahara battait son plein.

Bâti sur le même emplacement que l'ancien édifice, détruit lors de la révolution de 2074, le Palais législatif était immense. Sa salle de séances pouvait contenir, outre les douze cents députés, plus de deux mille spectateurs. En forme de demi-circonférence, à gradins s'étageant depuis le fond, occupé par la tribune des orateurs, jusqu'aux tribunes publiques du pourtour, cette salle rappelait, par son aspect et ses dimensions, les amphithéâtres antiques.

Quand Murlich, Gulluliou, Alix et le secrétaire de Vandrax, qui leur servait de cicérone, arrivèrent, l'interpellateur occupait déjà la tribune de sa voix vibrante et de ses gestes de méridional court et sanguin. La barbe agitée, menaçant tour à tour le plafond, la droite, le centre et la gauche, l'index tendu, il redressait dans la redingote sa taille trapue, roulait formidablement les *r*, lançait toute sa fougue à l'assaut :

– Citoyens, l'heure des atermoiements est passée… Le pays vous demande un acte énergique… Il faut que la Chambre prouve qu'entre elle et la démocratie l'accord est complet, et qu'elles peuvent mutuellement compter l'une sur l'autre… Je demande au ministre quelles garanties de sécurité il compte désormais donner au commerce européen dans nos provinces d'Afrique ; on a trop vu combien ces garanties étaient illusoires !… Je lui demande si les capitaux de l'Europe-Unie tout entière seront allés impunément s'entasser dans les coffres d'un Syndicat d'escrocs et de faussaires !…

Des bravos, des acclamations couvrirent la voix de l'orateur. C'étaient le centre et la droite qui l'applaudissaient ainsi. Mais

un tonnerre fait de cris glapissants, d'imprécations, de sifflets, s'éleva. Au fond du vaste entonnoir, les six cents députés de gauche s'étaient levés et, par leurs clameurs, leurs coups de poings sur les pupitres, s'efforçaient d'empêcher Vandrax de continuer.

Les interruptions se croisaient : « Faussaire vous-même !… Vous parlez d'escrocs… Assez ! C'est une provocation !… Menteur ! » tandis que les cinq cents membres du camp opposé continuaient leurs applaudissements. Enfin, Vandrax, le bras tendu, rouvrit la bouche et beugla lentement, en se tournant vers les adversaires :

Votre colère, citoyens, n'aura pas raison de mon endurance !… Vous m'entendrez quand même, que vous le veuillez ou non. Ce débat que vous avez retardé en vain par tous les moyens en votre pouvoir, vient trop à son heure, pour que nous l'abandonnions cette fois sans l'épuiser !… J'ai dit que les escrocs et les faussaires…

Le tonnerre, qui n'avait baissé que d'un demi-ton, reprit de plus belle, accompagné de l'autre coté par les manifestations contraires. La séance, orageuse déjà, s'annonçait très mal. Dans la galerie, Murlich murmura à Mlle Forest :

– Mais c'est fantastique. Ils appellent cela discuter !

– Oh ! sourit la jeune fille, ce n'est rien, ils ne sont pas encore en train. Vous verrez tout à l'heure !

Et elle ajouta, pour répondre au regard surpris du savant :

– Ils se battent presque à chaque séance. C'est la politique, que voulez-vous ! La politique est le nerf vital des nations européennes, vous le savez, mais la France est le pays de l'Union où on l'aime le plus. Les trois quarts de la population ne semblent vivre que pour elle ; chaque année, un mois entier est employé exclusivement aux élections législatives. Un mois de véritable guerre civile, où toutes les passions se rallument avec un redoublement d'énergie… surtout depuis que les femmes votent. Jadis, elles ne votaient pas, il paraît, on ne les laissait

pas s'occuper de ces choses-là.

– Certainement, approuva Murlich, il n'y a pas si longtemps qu'elles jouissent des mêmes droits civiques que les hommes. En Suisse, c'est depuis seulement une vingtaine d'années.

Alix dit :

– Moi, je ne vote jamais, d'ailleurs… C'est comme les femmes qui se présentent aux suffrages des électeurs, trouvez vous que ce soit une chose naturelle ? Mais c'est ridicule ! si vous les voyiez, les pauvres femmes-députés, on dirait les perroquets du Muséum quand ils sont tous réunis dans une même salle : quelle cacophonie !

– En effet, s'inquiéta Murlich, comment se fait-il qu'il n'y en ait aucune ici. Je n'aperçois que des hommes.

– Elles doivent être en séance de Commission, repartit la jeune fille, elles vont arriver. Elles sont une centaine, c'est peu dans la masse, mais enfin elles forment un groupe !… Oui, croyez-vous que tous ces gens-là ne feraient pas mieux de rester tranquilles chez eux, de confier leurs intérêts à quelques-uns seulement ? Nous sommes un étrange peuple, nous croyons être heureux parce que nous lisons, tous les jours, cinq cents journaux politiques, et que tous les jours, on se collette à la Chambre.

– Vous êtes, dit Murlich, un peuple qui a le goût de l'agitation et de l'indépendance ; quelquefois il naît de bonnes choses de cela. Il ne faut pas oublier, ma chère enfant, que ton pays a été le propagateur du système social qui règne aujourd'hui. Il fut une des premières républiques, il a aidé à former toutes les autres, en a préconisé le groupement, enfin a donné sans cesse l'exemple du progrès et de l'émancipation. Il est naturel que la politique vous passionne, car vous l'avez dans les veines, elle coule avec votre sang. Vous avez été les pionniers de la civilisation moderne, vous restez dans votre rôle. C'est en quelque sorte malgré vous que vous recueillez toutes les idées, que vous les véhiculez, que vous les heurtez !

– Que nous les heurtons surtout. Vous considérez notre race, mon cousin, comme un observateur éloigné et qui regarde en bloc… Mais de près… c'est autre chose.

Murlich, s'adressant au secrétaire de Vandrax, qui suivait avec un intérêt visible le débat soulevé par son patron lui demanda en montrant l'hémicycle :

– Alors, il y a toujours trois grandes divisions, comme à toutes les époques ? Et quelles sont leurs opinions respectives ?

– Ma foi, Monsieur, répondit le jeune homme, c'est difficile à démêler !

– Cependant, insista Murlich, sous les anciens régimes, on pouvait très bien distinguer les opinions, d'après le groupe précisément. Ainsi, sous la troisième république française, si féconde en événements parlementaires, l'histoire nous dit que la Chambre était divisée en trois groupements dont la tendance politique était bien définie.

– Oh ! fit l'autre, ici nous n'avons rien de cela. L'opinion d'un groupe varie avec le jour, la question qu'on discute. Ainsi aujourd'hui, pour cette affaire du Sahara, il y a les partisans du ministre et ceux de Vandrax. Demain ce sera autre chose. Vous comprenez bien qu'il n'y a plus ni républicains, ni monarchistes, ni…

Murlich interrompit en souriant :

– Évidemment, ces étiquettes n'auraient plus raison d'être, l'accord existant sur le principe de gouvernement…

Par conséquent, dit Alix, vous voyez que c'est quand il y aurait le moins de raisons de faire de la politique, qu'on en fait le plus. Les ancêtres de nos députés avaient à traiter bien d'autres sujets qui n'existent plus aujourd'hui : cultes, guerre, marine militaire. Ils n'étaient que cinq cents pour cela… Les nôtres ne s'occupent que d'affaires intérieures ; ils s'y mettent à douze cents, et trouvent moyen de se battre.

– L'ardeur belliqueuse des Français, conclut le naturaliste, a

trouvé un dérivatif naturel dans les séances de la Chambre. C'est logique.

Mais son attention fut détournée pas Gulluliou, saisi d'une violente toux. Il lui fit prendre aussitôt une pastille calmante, en lui tapant légèrement le dos avec sollicitude. Le singe souffla, ébloui un peu par le grand jour qui tombait des vitrages, par cette multitude agitée devant lui.

Ils revinrent à ce qui se passait au fond de l'amphithéâtre. Vandrax était toujours à la tribune, où il se maintenait courageusement ; sa voix luttait pour dominer le murmure puissant de la foule, le bruit cadencé des pupitres. Une vapeur trouble, échauffeuse des têtes, commençait à planer sur l'assemblée. D'un dont{3} qui fouillait les recoins de l'enceinte, l'orateur lança :

– Je demande à la partie honnête de cette Chambre de sanctionner par son verdict le jugement du pays. Que le ministre du Travail ose donc venir à cette tribune pour tenter d'égarer de nouveau l'opinion. Il n'y parviendra plus ! Toute la lumière se fera. Nos amis et moi sommes prêts à soutenir le débat. Les interruptions des complices serviles du pouvoir ne sauraient étouffer notre cri d'alarme…

De nouveau, la tempête de sifflets et d'injures se déchaîna contre Vandrax. Depuis une heure qu'il luttait ainsi contre les deux orages grondant de part et d'autre, il n'avait pu développer qu'une infime partie de son interpellation. Soudain, il s'emporta, il tendit son gros poing à la gauche, hurlant :

– Ah ! bandits, vous ne voulez pas me laisser parler, je parlerai quand même !

Alors ce fut le signal, de partout les encriers décrivirent leurs courbes. L'assemblée entière était debout. Tumulte et chaos. Du haut en bas des gradins, on s'invectivait en se lançant tous les projectiles qu'on avait sous la main, tandis que, de la tribune, Vandrax penché en tous sens, se redressant et plongeant tour à tour, gueulait :

– Tas de canailles ! Vous avez peur de m'entendre ! Et toi, qui t'intitules ministre du Travail, infâme Perrette, voleur, concessionnaire !

– Voleur toi-même ! écuma Perrette en bondissant du banc du gouvernement sur l'orateur, qu'il saisit à la gorge.

Un instant, les deux hommes luttèrent à qui jetterait l'autre en bas de la tribune. Au-dessus d'eux, le président s'était contenté de se couvrir, puis de faire fonctionner à plusieurs reprises l'énorme trompe placée près de lui, et qui remplaçait l'ancienne cloche. Mais chaque partie de la Chambre volait déjà au secours de son champion, la droite à Vandrax, la gauche à Perrette.

– Ah ! les voilà enfin au point ! s'écria Alix en regardant Murlich. Hein ? que dites-vous de cela ?

– Inouï, inouï ! répondit le savant stupéfait, dans le vacarme assourdissant, éclats de voix, beuglements de la trompe…

Le secrétaire de Vandrax avait depuis longtemps enjambé l'appui de la galerie du public pour descendre, par les derniers gradins, au centre de l'arène. Il faisait le coup de poing en bas, du côté de son maître. La mêlée devenait générale, on ne se battait plus pour défendre Perrette ou Vandrax, on se battait pour soi, pour satisfaire ses rancunes, ses inimitiés particulières. Les duels isolés se multipliaient, beaucoup de couples se bourraient consciencieusement les côtes sur les banquettes, d'où n'émergeaient que bras et jambes.

Le Président, dominant tout, sous le buste impassible de la République, avait l'air de pointer les coups, comme s'il se fût agi d'un vote. Enfin, une dernière sonnerie étant restée sans résultat il retira vivement son chapeau, son habit, et releva ses manches : c'était un athlète. Ses muscles solides saillirent comme des cordes nouées, au bout desquelles les poings se balançaient formidables. Il descendit entouré d'une escorte d'huissiers, et commença à s'ouvrir un chemin de nez écrasés et d'yeux pochés. Derrière lui, sa phalange déblayait le terrain, ramassait les éclopés, les dirigeait sur l'infirmerie contiguë. Ce

fit vite fait, les premiers rangs des belligérants seuls eurent à souffrir, les autres se séparèrent d'eux-mêmes… On dut emmener Perrette, Vandrax lui ayant cassé trois dents de son râtelier. Le Président du Conseil, contre qui s'étaient acharnés plusieurs représentants du peuple, avait ses vêtements en loques. Quant au matériel, ses débris jonchaient le sol. Ainsi jadis, au temps des guerres, les éclats d'obus devaient parsemer les champs de bataille.

Mais une porte venait de s'ouvrir à deux battants, sur un des côtés de l'enceinte. Une troupe confuse pénétra par là dans la salle : ces dames prenaient séance. Le costume uniforme à culotte plate montrant les jambes vêtues de bas noirs, les serviettes serrées sous le bras, donnaient au groupe féministe de la Chambre l'aspect d'un régiment d'écoliers vieillots. Sans s'occuper des derniers horions échangés autour d'elles, comme s'il se fût agi de la chose la plus simple du monde, elles se répandirent le long des gradins, pérorant et discutant, ajoutant l'élément aigu de leur voix au brouhaha viril de la bataille qui s'achevait.

Tout paraissait s'apaiser enfin. Le Président, remonté au fauteuil, remettait son habit avec solennité, et n'attendait plus pour continuer la séance qu'un ordre relatif se fût établi dans l'assemblée, lorsque un cri rauque, terrible, incroyable, retentit. Il sembla qui les murs de l'immense amphithéâtre se multipliaient pour répercuter à l'infini ce cri, qui n'avait rien d'humain.

Et Gulluliou apparut à mi-chemin entre les galeries et la tribune, debout sur un banc vide. Un instant il s'arrêta, hésitant, puis, d'une rapidité d'éclair, se déshabilla le torse, jeta à la volée dans la foule stupéfaite, ses vêtements. Couvert seulement de son pantalon, il fit un bond et franchit plusieurs rangs de gradins. Il poussa une seconde fois son cri, et sauta de nouveau.

Cependant on l'avait reconnu, des exclamations terrorisées partaient : « Gulluliou ! Le pongo, Gulluliou ! » Et l'on fuyait.

Là-bas, de la galerie du public, d'autres cris venaient, ceux

de Murlich et d'Alix, dressés dans l'effarement de cette frénésie brusque, de ce coup de folie du singe. On ne l'avait pas vu s'élancer, il avait dû profiter d'un moment d'inattention, soudain mis hors de lui, électrisé par le spectacle de la bataille.

Tout se perdait au milieu de la rumeur de la salle. Gulluliou s'élança encore, parvint jusqu'à la tribune, évacuée en un clin d'œil, et se trouva, étalant sa poitrine couverte de poils roux, balançant ses longs bras, avançant son museau fendu d'un rire de joie, à la place même où Vandrax déroulait tout à l'heure son éloquence. Il y eut une minute épique ; toute l'assemblée, hommes et femmes confondus, était debout, saisie d'un frémissement de peur, devant cette bête déchaînée. On attendait ce que Gulluliou allait faire, un silence lourd d'angoisse avait succédé aux rumeurs.

On vit le singe remplir d'eau le verre placé près de lui ; et boire, non sans mille contorsions. Puis il s'immobilisa deux secondes pour prendre une pose, et d'une voix gutturale et perçante, il cria : « *Citouyens !* « Il tapa du poing le bureau, se pencha en dehors et en arrière : « *Citouyens* ! »

Le mot unique, retenu à cause de sa fréquence, heurtait chaque geste… « *Citouyens !* »… Enfin il prit son élan, il hurla dans un rire énorme son non, comme s'il eût voulu le jeter en étendard de gloire à ceux qui le regardaient : « Gul… lul… iou ! »

Mais soudain la parodie prit une autre forme. Évidemment, dans l'ébranlement nerveux produit chez l'animal, le fait de s'être dévêtu, à l'imitation du président quittant son habit pour descendre dans l'arène, ne pouvait qu'impliquer une idée sublatente de combat. Le discours n'était qu'un préliminaire. Gulluliou oscille en avant, tendit les poings à des adversaires imaginaires, créant la débandade dans l'assemblée. D'un geste, il balaya la tribune : encrier, papiers, plumes, verre, carafe, tout vola. Cependant que, de l'air d'un guerrier qui marche à la plus sainte des causes, il sautait sur le plancher, s'avançait avec des gestes de lutteur. Malheur à qui se fût trouvé sur son passage ;

Gulluliou, en voulant pousser son rôle à la perfection, l'eût assommé d'une taloche amicale !

Mais le vide s'était fait, les issues étaient fermées, les galeries évacuées, à peine dans le haut des gradins quelques députés se bousculant encore, cherchant en hâte la sortie, et quelques huissiers esquissant des simulacres de barricades.

Au loin, à travers les murs, le bruit d'une troupe monta en cadence : un détachement de la Garde Civique arrivait.

Or, dans l'arène, quelqu'un descendait vers le singe : Murlich. Le regard sévère derrière ses lunettes bleutées, prononçant seulement le nom du *Fils-des-Colombes*, le savant allait à son élève, s'efforçant au milieu de son trouble, de conserver le ton d'autorité nécessaire. Ils furent l'un devant l'autre. Le pongo, nu jusqu'à la ceinture, les bras pendants, les jambes repliées comme pour bondir encore, tourna un instant la tête, et fit un mouvement de fuite. Murlich eut l'impression qu'il lui échappait que l'âme évadée de ce corps se perdait pour toujours.

Mais une voix claire, là-bas, venait de s'élever, et cette voix appelait à son tour : « Gulluliou ! » Le singe regarda la galerie du fond, il reconnut Alix. Ses yeux fauves vacillèrent : une lueur mélancolique y stagna. À l'instinct de la brute, l'intelligence presque humaine succédait.

Dompté, Gulluliou laissa Murlich lui poser la main sur l'épaule ; et se voyant dévêtu, il croisa ses bras pour se couvrir la poitrine. Il redevint homme ; son souffle haletant trahissait sa fatigue, il respirait avec des sifflements. Une toux rauque le saisit.

* * *

Gulluliou cracha du sang le soir même ; la fièvre le dévorait. Dès le retour à Auteuil, le docteur avait été mandé. Et lorsque Darembert arriva, déjà mis au courant par les journaux de l'après-midi, il haussa les épaules, en homme brutal qu'on a dérangé pour pas grand'chose.

– Qu’est-ce que vous voulez que je fasse ? dit-il. Vous vous amusez à le laisser se tuer et vous venez me chercher après !

Il resta pourtant près du malade ; personne ne dormit cette nuit-là dans la maison, chacun veillant à tour de rôle. C’était un désarroi, Murlich sentait sa robustesse de vieillard solide ébranlée par ce coup inattendu. Sa clairvoyance était trop grande pour qu’il n’éprouvât pas une immense angoisse. Alix, désolée, s’accusait en secret d’avoir voulu cette aventure ; mais le savant ne lui en fit aucun reproche, habitué par expérience à s’incliner devant les vouloirs de la destinée.

VIII

Le lendemain matin, Darembert revint. La fièvre n'avait pas diminué, les accès de toux se multipliaient, en dépit des potions et des tisanes. Dans le salon du bas, le docteur eut un long entretien avec Murlich, l'avertit que c'était très grave, d'autant plus que Gulluliou commençait, après une courte reprise de lucidité, à tomber dans le délire.

Darembert était assez embarrassé, à vrai dire, pour soigner un tel cas. Sa science, appliquée à un homme, eût fait sans doute des prodiges. Mais en présence d'un singe, et malgré la connaissance déjà avancée que la médecine avait de l'organisme des anthropoïdes, il était difficile d'être sûr de soi. Darembert, bourru mais très franc, ne cacha pas ses doutes, ses craintes.

– Nous sommes presque confrères, n'est-ce pas ? je peux tout vous dire. Eh bien ! nous traversons une mauvaise passe, une très mauvaise passe. Je l'aurais soutenu, je ne sais combien de temps encore, s'il n'avait pas fait d'extravagances ! Je l'avais pourtant bien recommandé de toutes les façons : la plus grande prudence, pas d'énervement ! Cette histoire à la Chambre a été l'étincelle qui met le feu aux poudres… Nous sommes, mon cher professeur, devant un corps absolument miné – comprenez-vous ? – par un mal qui ne marchait que très lentement, mais qui vient d'être attisé tout d'un coup !

Murlich pencha la tête :

– C'est le destin, murmura-t-il.

À ce mot, le docteur, qui venait de s'asseoir, pour transcrire une formule de potion, regarda Murlich, et haussa ses épaules lourdes :

– Vous croyez au destin ! dit-il, une nuance légère de dédain dans la voix… Moi c'est la dernière chose à laquelle je croirais. Je crois d'abord aux hommes. Ce sont eux qui font le destin… Vous êtes plutôt un idéologue, mon cher professeur ?

– Que voulez-vous, j'ai cette faiblesse, confessa Murlich avec sa tranquillité parfois narquoise… La spéculation et l'expérience scientifique ne m'empêchent pas de penser qu'il peut exister un ensemble de forces supérieures à la volonté humaine. Tenez, ce que le grand Hetking appelait le *tourbillon supra-vital*. Avec cette différence que la théorie d'Hetking ne s'applique qu'à l'évolution des races, tandis que j'étends l'influence du tourbillon supra-vital à la succession des faits, je lui donne une signification subjective.

Darembert dit :

– Je m'incline devant votre autorité, mais sans être, vous le savez, de votre avis. Je pense que notre époque doit se libérer de tout esclavage moral, comme elle l'a fait des esclavages matériels, et qu'un jour viendra où l'homme sera capable de faire contrepoids à la nature. On arrive à produire, à volonté, la pluie, la grêle, les orages. Rien n'empêche que nos fils parviennent à changer le cours des saisons, à modifier par conséquent, à leur gré, l'équilibre de forces qui a jusqu'ici réglé l'état climatérique, donc social, des diverses parties du globe. Et ils seront ainsi les maîtres, non seulement des phénomènes physiques, mais aussi de leur propre destinée… C'est pour cela que nous devons être tranquilles sur leur sort, ils sauront assez rajeunir la terre, après nous, pour qu'elle dure toujours, sans accident imprévu !

– Vous croyez, docteur ? interrompit Murlich, en fixant sur lui ses yeux pénétrants derrière les verres… Eh bien, je vais vous étonner davantage…

Il alla vers un des rayons chargés de livres qui s'étageaient au fond de la pièce, chercha une petite brochure qu'il montra à Darembert :

– En vous disant que j'ai fait, de ceci, mon livre de chevet.

Et il lut sur la couverture grisâtre le titre : *Révélation d'un chrétien*.

– D'un chrétien ! sursauta à mi-voix le médecin. Et c'est moderne ? Il y a donc encore des chrétiens ?

Murlich sourit :

– Oh ! des chrétiens, il y en a certainement encore, comme il doit rester des adeptes de toutes les religions qui ont existé. Mais je n'en connais aucun pour ma part… Quant à cette brochure, elle date d'un siècle à peu près… Je l'ai eue avec la bibliothèque de mon père, elle a toujours été dans la famille. C'est extrêmement curieux, c'est l'histoire d'une sorte d'extase que l'auteur, qui prétend se nommer Florian, abbé catholique.

– Oui, un pamphlet ! Il y en a eu des quantités, à cette époque-là.

– Attendez… D'une extase où son Dieu lui aurait apparu, pour lui annoncer un déluge comparable à celui qui dévasta le monde dans sa première antiquité… Évidemment cela n'est pas en soi-même extraordinaire, mais ce qui l'est davantage, c'est que le visionnaire en question se rencontre sur cette idée du déluge futur avec Hetking : et le savant américain n'a formulé cette opinion que bien des années après la publication probable de cette brochure.

– Et alors ? interrogea Darembert, c'est pour cela que vous l'admirez tant ?

– Pour cela d'abord, – parce que l'idée émise correspond assez à la conception que j'ai de l'avenir de notre planète, et surtout pour les satisfactions philosophiques que cette lecture m'a procurées… Oui, je l'avoue, j'aime à me délasser de mes travaux en errant quelquefois dans un domaine moins matériel. Voilà où nous nous choquons, docteur, n'est-ce pas ?

Le médecin objecta :

– Mon cher professeur, vous venez de citer Hetking… Vous avez nommé, permettez-moi de vous le faire remarquer, le plus

grand des matérialistes… L'adoption de sa doctrine du tourbillon supra-vital semblerait devoir exclure chez vous toute tendance métaphysique… Nous vous avons d'ailleurs entendu, en plein Muséum, déclarer vous-même que les pratiques religieuses du passé…

– Oh ! il ne s'agit point de rites, certes, et je suis le premier à en proclamer la vanité. L'histoire nous montre que les manifestations extérieures du culte rendu à la divinité étaient toujours en raison inverse de l'indépendance des esprits. Or un Dieu qui vous courbe sous le joug au lieu de vous attirer par l'amour, doit être rejeté… Mais si je vous disais que je n'éprouve pas une certaine aspiration vers un idéal supérieur à celui de notre humanité contemporaine, je mentirais… Vous me reprochez Hetking et sa loi, en faveur du matérialisme pur ? Les vieilles cosmogonies nous ont-elles jamais offert tableau plus grandiose que celui qui nous est fourni par les espèces se suivant, s'enchaînant l'une à l'autre, par la matière toujours en activité !… Où voyez-vous la chose qui mène fatalement à l'athéisme ?

– Mais, dit Darembert, la théorie d'Hetking, prolongement de celle de Darwin, ferme le circuit de l'évolution organique. Or Darwin, montrant le lien qui unissait toutes les espèces depuis l'origine du monde, établissait aussi bien l'analogie de leur complexion physique que celle de leur physiologie nerveuse. Il détruisait du même coup un des remparts du dogmatisme d'alors : la croyance à l'immortalité de l'âme. Il prouvait qu'au-dessus de la vie psychique de tous les animaux, y compris l'homme, il règne ce qu'on a appelé « l'universelle loi de la conservation de la matière et de l'énergie. »

… Toutes les fables bibliques ruinées, toutes les spéculations mystiques de Platon, du Christ, de Mahomet sapées, voilà ce qu'a fait Darwin, ce qu'a fait surtout Hetking, son continuateur… Vous voyez donc, mon cher maître, que de là au rationalisme absolu…

Murlich secouait la tête :

Le rationalisme, oui, c'est le mot qui résume bien une époque de raisonnement à outrance… Ah ! nous en avons, de la raison, au point que l'arbre s'est desséché jusqu'au cœur à force de garder ses branches inclinées vers la terre… Eh bien, (Il releva le front, et dans le cristal de ses lunettes se jouait la lumière) je dis que loin de m'éloigner de la conception d'une finalité consciente ayant dirigé jusqu'à nous les diverses transformations de l'immense nature, le système d'Hetking me pousse de ce côté !… Croyez-vous que la morale ait à y perdre ?

Mais Darembert, visiblement mécontent, grommela :

– Si nous reparlions de notre malade ?

La tristesse revint aussitôt sur le visage de Murlich, qui s'était un instant oublié, selon sa coutume, à mettre dans la discussion toute sa sincérité de savant !

– C'est vrai ! fit-il, la voix soudain altérée d'une angoisse.

– Mais, ajouta Darembert, n'allez pas désespérer, vous savez !… Je n'ai pas dit mon dernier mot ! Occupons-nous de la fièvre, d'abord. C'est surtout elle qui m'inquiète, parce qu'elle amène le délire.

Et il prescrivit ; selon une nouvelle méthode qu'il venait d'inaugurer dans sa clinique de l'Hospice National, des injections fébrifuges et des piqûres soporifiques ; en même temps on soutiendrait le malade par le sérum physiologique…

– Je viendrai tous les jours, conclut-il. D'ailleurs je vais prévenir deux confrères, pour une consultation. Les jours où je ne pourrai venir moi-même, j'enverrai un de mes aides.

– Merci, merci, docteur, répétait Munich en serrant la main de Darembert qui, de son ton de dogue sans méchanceté, ajoutait :

– Pas besoin de me remercier ; ce cas-là m'intéresse. Et puis, quand ce ne serait que pour vous !

IX

Alix veillait Gulluliou. Le délire le tenait depuis une semaine. Loque tantôt exubérante, tantôt prostrée, fantôme misérable, crachant le sang, raclé d'une toux atroce, agitant les bras, hanté de visions traduites par des hoquets, des mots entrecoupés, des pleurs, des rires. Il revivait ses années anciennes et le temps présent, dans une fumée de cauchemar, entremêlait Bornéo et sa vie européenne, parlait à des frères de là-bas, à son maître, à la foule du Muséum, criait son nom, mimait la scène de la Chambre, s'épuisait en efforts. Puis, retombé sur l'oreiller, calmé par des mains amies, il murmurait d'une voix sifflante la chanson de la poupée :

Minnili, Minnili, le petit

Oiseau saute dans les branches…

Ce soir-là, Alix veillait Gulluliou… Le pavillon était silencieux, enveloppait d'un calme endormi la pièce moite où stagnaient des relents de pharmacie. Il était neuf heures, Alix attendait que Murlich vînt la relever de sa garde, pour une partie de la nuit. Assise près du lit, elle songeait, la lumière assourdie d'une lampe voilée. Gulluliou avait eu un violent accès de délire, il venait de s'assoupir, l'haleine courte, sa maigreur allongée entre les couvertures.

La jeune fille rêvait des choses confuses. Dans un coin se balançait la grande feuille de palmier, à des souffles invisibles…

Soudain, Gulluliou s'éveilla et se redressa à demi. De ses yeux creusés par le mal, il fixait Alix. Il demeura un instant ainsi. Parmi la pénombre claire, une lueur inquiétante s'allumait au fond de ce regard : Alix reconnut la même petite flamme de la brute étouffée, remontant au jour. Elle l'avait vue déjà, cette flamme louche, et de nouveau elle eut peur. Car si

elle avait douté de l'amour de Gulluliou, la lueur mauvaise était là, qui le lui rappelait.

Dans la chemise blanche, dans le blanc des draps et de l'oreiller, dans tout le blanc de ce lit d'enfant, la face grise aux orbites enfoncées, aux lèvres proéminentes, prenait presque une expression de haine. L'homme et la bête se déchiraient toujours, derrière ces prunelles mouvantes.

Le singe remua. Des mots filtrèrent de sa bouche.

– Alix, toi belle !

Elle se leva. Son cœur battait le rythme de son angoisse de femme… Seule avec Gulluliou, comme l'autre fois ! Elle s'efforça de parler, avec douceur :

– Allons, dors, Gulluliou !

– Non… Toi belle !

– As-tu soif ? Veux-tu boire ?

– Non, Alix… T'aime !

Il se dressa encore. Il était assis maintenant. Il répéta : « T'aime ! » en grinçant des dents. Sa face devenait hagarde, comme aux minutes de délire fébrile. La bête l'emportait, un regain d'énergie lui montait des ténèbres de sa nature primitive, des forêts immenses de sa terre natale, des végétations béantes d'où giclait la sève…

Il sortit des draps une de ses jambes noires.

Alix ne voulait pas appeler. Elle redoutait qu'un cri ne servît qu'à irriter le fauve, à précipiter le drame menaçant… Non, elle se défendrait elle-même, s'il le fallait ! Toute sa virginité se virilisait de courage…

Un poignard malais était accroché au mur, près de la fenêtre.

– T'aime, Alix, t'aime !

Gulluliou était descendu de son lit, il restait debout, les bras tendus, chancelant quelques secondes. Alors, il commença à

s’avancer vers elle. Hideux, lamentable et terrifiant, décharné et velu, sa tête oscillant au bout de la charpente osseuse, au pelage brun, comme une courge vide. Il allait toujours, il était au milieu de la chambre, il proférait les mêmes paroles, avec une insistance de monomane :

– Toi belle, Alix !… T’aime ! T’aime !… Toi belle.

Parfois sa voix prenait des inflexions câlines, de puériles douceurs, puis elle grinçait, corde dure sur une poulie rouillée. Ses paupières rouges clignaient, de la bave pendillait en filets minces aux longs poils de sa barbiche ; il dessinait dans l’air, avec ses doigts, des gestes crochus. Par intervalles, la toux martelait sa poitrine.

Derrière l’écran de la chemise, ce que la lampe, un moment, révéla, fut si monstrueux, de tels détails s’accusèrent, qu’Alix n’hésita plus. Elle fit un pas, elle allongea la main sur le couteau.

Gulluliou, furieux de désir, allait l’atteindre. Il se ruait dans sa virginité sombre, affolée, contre cette virginité de femme. De même, au fond des bois, ses frères devaient consommer les accouplements où bouillonnait la puissance des flores tropicales.

Dégoût et terreur, le baiser animal revenait en hoquet à Alix ; elle l’avait pourtant essuyé de sa bouche comme elle en avait lavé son souvenir ! Est-ce que ces lèvres-là, ces lèvres affreuses de fauve et de malade, allaient encore attenter aux siennes, boire la pulpe fraîche du fruit qu’elle gardait d’autre souillure nouvelle ?

C’était une bête, après tout, et puisque la bête ne désarmait pas, pourquoi l’épargner ?

Elle tira le couteau de sa gaine et l’affermit dans sa main…

Mais brusquement, avant qu’elle eût bougé, Gulluliou s’arrêta et vacilla, les mains fouillant le thorax. Il tomba, jointures cassées, dans un fauteuil qui s’ouvrait derrière lui. Une quinte le disloqua, du sang perla de sa bouche, tacha le

linge. Il gémit de souffrance.

Devant ce sang et cet écroulement, Alix ne pouvait retenir un cri, un seul cri, parti de sa gorge oppressée. Et n'écoutant que sa pitié, elle soutenait le malade, elle oubliait le danger couru et sa colère…

Des pas rapides dans l'escalier, des voix dans le couloir… La porte s'ouvrit Murlich parut, et Darembert, qui venait pour sa visite du soir :

– Qu'y a-t-il ? Vous avez appelé ?

Pâle, elle s'était dressée : la rancune s'effaçait une fois de plus en son âme indépendante et fière. Elle montra Gulluliou, anéanti, affaissé, plaintif :

– Docteur… Un accès de délire… Il a voulu se lever, je n'ai pas pu l'empêcher… je n'ai eu que le temps de le retenir… Il est venu tomber là, dans ce fauteuil… Mais j'ai eu peur, et c'est pourquoi j'ai crié !

– Je comprends, je comprends, reprit le médecin… Sapristi, c'est ennuyeux, ces accidents-là !… Il y a une hémoptysie sérieuse… Nous allons le recoucher. Voulez-vous m'aider, monsieur Munich ?… J'espère que ce ne sera pas trop grave.

Ils remirent Gulluliou dans son lit.

Alix était restée immobile, en le cercle d'ombre refoulé par l'abat-jour. Son cœur sautait encore, heurtait comme un prisonnier fou les barreaux de sa poitrine. Elle n'avait pas lâché le poignard…

Alors, simplement, elle le raccrocha au mur, sans rien dire.

X

Cette crise brutale replongea Gulluliou dans une nouvelle phase de misère. Il n'eut plus de délire, mais plusieurs jours il demeura prostré, privé de mouvement et de connaissance. Du moins, pendant ce laps de temps, la toux et les crachements de sang lui laissaient du répit, ce dont Darembert se félicita comme d'une amélioration.

Enfin, le singe reprit conscience. Il put reconnaître ceux qui se tenaient autour de son lit étroit : Darembert, lui tenant un poignet, comptant le pouls, regardant le thermomètre tiré de dessous l'aisselle du malade… Murlich, son visage au sourire un peu triste, sa barbe grise, ses lunettes où se reflétait le décor virginal… Alix, qui était accourue tout de suite, à la nouvelle qu'il recouvrait un peu de lucidité. Le patient vit les trois figures familières. Ses yeux, que le jour faisait se fermer à demi, clignèrent de joie muette, la parole qu'il cherchait se traduisit dans sa gorge par un petit gloussement. Il était trop faible. La garde-malade qui le veillait lui fit boire, sur les instructions du docteur, une cuillerée d'un vin désaltérant. Le malade toussa ; on essuya sa bouche souillée.

Ses tempes s'étaient creusées, la dépression du crâne faisait saillir les oreilles décollées, la cavité des joues accusait davantage les mâchoires :

– Mon petit Gullu, fit en pongo Murlich, penché sur lui, reconnais-tu ton maître ?

Les lèvres épaisses du singe, relevées un instant aux deux coins, tombèrent comme lourdes, et dans l'enfoncement de l'oreiller, la tête remua d'un signe affirmatif, tandis que gloussait la même velléité de parole.

Et, à son tour, Alix, son visage mince contracté d'une

émotion, dut s'approcher, dire un mot, pour s'assurer de l'éveil fugitif de cette conscience.

Hélas ! Comme elle s'en voulait, comme elle se jugeait illogique et stupide, sans force, devant cet animal presque humain. Elle ne se retrouvait plus… Si entière, si cassante aux entreprises viriles, pourquoi pardonnait-elle volontiers aux égarements d'un singe ? Et elle ne savait pas, préférait ne pas chercher, revenir chaque fois, avec de la pitié plein le cœur, au mystérieux et pauvre Gulluliou.

Loin de le détester, elle souffrait obscurément de ses souffrances…

Mais Lucie, la femme de chambre, frappait doucement à la porte, annonçant que quelqu'un était encore en bas, pour voir Gulluliou : un journaliste, qui demandait à être reçu.

Darembert haussa les épaules : est-ce qu'on ne pouvait laisser cette pauvre bête tranquille ?

C'était ainsi depuis la fameuse scène au Palais Législatif, et depuis qu'on savait Gulluliou couché. Continuellement, on venait prendre, pour les journaux, des nouvelles. Même des particuliers se présentaient, impitoyablement congédiés. La porte était restée sévèrement close ; Murlich ne sortait plus ; désemparé de voir tomber si vite, si cruellement, le labeur de plusieurs années, ses plus belles espérances, son plus cher sujet d'affection. Pourtant rien n'était désespéré encore ; mais Darembert lui-même n'avouait-il pas ses inquiétudes ?

Chez un tel maître, le manque de certitude devenait presque un arrêt fatal.

* * *

On était à la fin d'avril ; le printemps montait partout en verdeurs légères, graciles comme de fines gazes tendues le long des arbres. Le jardin d'Auteuil avait laissé éclater ses bourgeons innombrables aux premières caresses du soleil. Devant la maison, les marronniers étaient déjà couverts de jeunes feuilles, en avance sur les faux ébéniers et les bouleaux, qui s'ornaient à

peine d'un pointillement d'émeraude. Mais la gamme des verts s'étendait sur les arbustes entourant la grille de clôture, sur les troènes dont le feuillage de l'année passée tachait d'une teinte plus sombre la note claire des pousses nouvelles, sur les lauriers et les fusains étalant comme des miroirs leurs feuilles vernies que l'hiver n'avait pu flétrir. Dans l'incurvement des allées sablées, le gazon rajeunissait le sol de sa nappe fraîche. Une bordure d'iris, près du perron, dressait le mauve tigré de ses calices Au fond du jardin, contre le pavillon de Murlich, un parterre de jacinthes rosés commençait à fleurir, d'une senteur déjà délicieuse. ; et avec quelques touffes de violettes et une plate-bande de primevères couleur feu, c'étaient à peu près les seules fleurs encore.

Gulluliou retrouva pleinement sa lucidité ; dans son lit il apparut aussi intelligent et familier qu'auparavant, mais une mélancolie régnait sur ses gestes et sur ses rares paroles. De son long corps, la force nerveuse était partie ; les bras, comme lourds, malgré leur maigreur, ne se levaient plus que lentement, les mains aux doigts malhabiles sortaient brunes et molles de la blancheur des manches. Gulluliou prenait de temps à autre un peu de vin sucré, des jaunes d'œufs, du lait. Il refusait tout à fait la viande. On lui donnait beaucoup de jouets, des petits instruments de musique, des animaux de carton, des poupées ; il s'amusait quelques instants, et s'arrêtait bientôt pour tousser. Sa toux était devenue un sursaut répété, très faible, mais qu'on sentait déchirant pour cette machine exténuée.

Cela dura ainsi une huitaine de jours, Darembert multipliant ses visites, usant toutes les ressources de son art à retenir la vie sans cesse prête à déserter Gulluliou. Et pendant ce temps, la maison restait morne, noyée d'une atmosphère d'attente et de tristesse ; Murlich et Alix sentaient l'espoir vague qu'ils avaient gardé longtemps s'en aller avec chaque heure, à mesure que déclinait la pauvre bête. Du reste, le docteur, un matin, alla de lui-même au-devant des questions de Murlich :

– Eh oui ! C'est la fin, je le vois bien, fit Darembert. J'avais raison, au mois de janvier, la première fois que vous m'avez

appelé, de vous avertir sur le climat !… Ils finissent tous comme ça, ces malheureux animaux ! Il leur faut les tropiques.

– Cependant, objecta le naturaliste, entraîné malgré lui par son habitude de controverse, on est parvenu à faire supporter des latitudes froides à des singes de Bornéo et d'Afrique. J'ai vu le cas. C'est une fatalité si Gulluliou succombe, ce n'est pas moi qui ai été imprudent… Certes, je n'exagérais rien, dans un sens ni dans l'autre ; l'excès de précautions aurait été aussi mauvais, car c'était interdire à jamais l'acclimatation réelle à ce pauvre petit… Mais peut-être était-il trop jeune, oui, j'aurais dû attendre ! Ah ! tout nous est leçon, à tout âge !

Et Murlich, la tête penchée, reconduisait le docteur par l'étroit vestibule, du pavillon, traversait avec lui le jardin printanier, plein d'une blondeur de soleil, où les moineaux pépiaient leur joie sonore du réveil de la lumière.

XI

Un matin, vers huit heures, comme Murlich reposait encore, fatigué de s'être couché très avant dans la nuit, la garde-malade alla frapper à sa porte. C'était, dit-elle, Gulluliou qui demandait à le voir. Elle expliquait que le malade, au sortir d'un assoupissement, avait proféré toute une phrase en pongo, où le nom de Murlich revenait souvent, et que le singe avait cherché des yeux près du lit la figure de son vieux maître. Murlich, pris d'un pressentiment, envoya prévenir Alix, qui, très occupée à ce moment par les modes du commencement de saison, était déjà levée, en conférence matinale avec sa première. Elle accourut, trouva son cousin déjà dans la chambre du moribond.

Une demi-clarté de jour y pénétrait par les rideaux mal fermés, et la veilleuse brûlait encore. Gulluliou s'était assis dans son lit, la tête haute et, souriant, il tenait une main du savant dans les siennes. Quand Alix entra, il se tourna vers elle, eut un sursaut profond et la regarda sans rien dire. La jeune fille s'approcha, et interrogea des yeux Murlich, qui eut un hochement de tête désespéré. La garde était revenue, elle éteignit la veilleuse.

Gulluliou remua ses jambes : les yeux vers la fenêtre, il dit en pongo :

– Je veux voir le jour… le soleil qui brille !

Murlich fit signe qu'on pouvait ouvrir les rideaux. De la clarté envahit la pièce, baigna ses murs blancs, ornés de bibelots, la grande palme balancée par la bouche de chaleur, d'un mouvement incessant, rythmique et silencieux : Gulluliou considéra tout cela, un instant ébloui. Mais ses mains grattèrent péniblement sa poitrine, et il se plaignit avec douceur ; puis il murmura :

– Je voudrais respirer le vent des arbres.

– Regarde, dit Munich, comme les arbres sont jolis. Vois-tu les feuilles ?

– Non… Je veux voir les feuilles… Et puis me lever, je suis fort !

– Te lever ! Oh ! il ne faut pas, mon petit Gullu. Le docteur l'a défendu, tu sais bien !

Mais le singe secouait la tête, se dressait sur ses deux poings, cherchant à sortir des couvertures ses longues jambes, où une dernière vigueur se manifestait. Et comme une contrariété eût sans doute été pire que la chose elle-même, Murlich ne voulut pas, par prudence, résister davantage. Ils assistèrent, saisis d'une pitié, au lever de Gulluliou, qui, tout de suite debout, chancela, encore que l'expression de son visage ne révélât aucune faiblesse, mais plutôt une sorte d'épanouissement de joie.

Il alla, d'un pas ivre, tandis qu'on le couvrait d'une robe de chambre, vers la baie claire où les rideaux de tulle masquaient encore la vue des arbres ; la garde releva le léger obstacle. À travers les vitres moutonnèrent des frondaisons, des cimes vertes, une branche de marronnier montra tout près ses larges feuilles parsemées de légers cônes roses et blancs prêts à fleurir. Un long rameau de glycine oscilla à la brise, en frôlant la vitre, avec le même balancement que la palme, dans le coin de la chambre : Gulluliou retomba au fauteuil qu'on avait avancé derrière lui, il demeura immobile un instant, les yeux larges. Le coucou sonnant une demie dans le vestibule en bas le fit sursauter un peu. Il sourit mollement de ses dents saillantes et dit :

– Les arbres !

Puis, soudain il eut ce cri inattendu :

– J'ai faim !

Alix s'était assise près de lui. Le singe quitta des yeux le

jardin pour la regarder ; et ce fut son même regard d'une profondeur inquiétante, perçant et doux à la fois, ce regard que la jeune fille savait être d'amour muet. Elle se sentit troublée, envahie d'une si grande tristesse devant cet être agonisant, qu'elle devait refouler ses larmes.

Il fallait donc que sa fierté ancienne d'indépendance aboutît à cela : pleurer sur la mort d'un singe… Des souvenirs, machinalement, lui revinrent, images rapides mais précises, ce qui s'était passé dans la loge, au soir du *Triomphe de l'homme*, où Maximin avait sans doute suscité par un levain de jalousie l'amour que Gulluliou couvait déjà pour elle. Puis, brutales, les tentatives de passion sauvage, ces égarements de fauve, que la mystérieuse, l'écrasante supériorité de l'homme sur la bête, avait vaincus. Ô influence, effluve mesurant la distance, imperceptible souvent, qui sépare les deux espèces, et atteste malgré toutes les apparences physiques la domination de l'une sur l'autre… Peut-être Gulluliou se mourait-il aussi d'avoir deviné, dans sa conscience d'animal, cette barrière encore infranchissable…

Murlich, sorti un instant, rentra suivi de la femme de chambre, qui apportait un petit plateau, où Gulluliou, de son regard encore vif, reconnut des bananes. Il sourit de nouveau, plus gaiement, et tendit une main. L'assiette à ses genoux serrés en un angle aigu sous la robe, il mangea doucement, pelant d'un geste coutumier les fruits jaunes. Le silence n'était troublé maintenant que par le bruit cadencé et pénible de la respiration du singe savourant cette pauvre joie. Il avait offert des bananes à ses deux amis qui avaient refusé. Il mangea tout avec un appétit inattendu pour ce corps épuisé. Il but même un verre entier de muscat, et se mit à répéter en pongo, avec une fermeté grandissante qui animait davantage ses yeux dans la face terreuse :

– Je suis fort, maintenant, je suis fort… Regarde, Alix ! Regarde, maître !

Il était fort ! Murlich considérait, avec un hochement de

tête, cette déchéance d'un être au seuil de l'adolescence, dont la force avait été sans doute supérieure à celle d'un homme mûr, et qui maintenant, plus faible qu'un vieillard, agonisait. Car rien ne pouvait leurrer la science, ce semblant de guérison n'était que le présage de la mort prochaine : comme si la faucheuse noire voulait d'abord griser ceux que son baiser va pour toujours endormir !

Neuf heures venaient de sonner, Murlich songea que le docteur ne pouvait tarder, il arriverait assez tôt, quoique, des signes évidents de défaillance, déjà, se manifestassent. Le singe ne parlait plus, il regardait Alix et Murlich. Cette fin de vie dans ce commencement de printemps était faite d'une attente tragique et douce à la fois.

Un moment, le souffle de Gulluliou crissa, plus péniblement et une toux le fit tressauter, il toucha le creux de sa poitrine, de la mousse rosâtre emperla la bouche, que la garde aussitôt essuya d'un mouchoir. Murlich prit un bras du moribond, tâta le pouls : température effrayante ; un homme, avec un tel degré de fièvre, eût depuis longtemps perdu connaissance. La lutte soutenue par l'organisme de Gulluliou contre l'envahissement mortel était surhumaine…

Près d'une heure passa encore ; la pièce restait plongée dans le silence. Au fond de son fauteuil, le singe continuait de mourir, il s'affaiblissait à vue d'œil. Il fermait souvent les paupières, de longues minutes, comme assoupi, ne semblant plus vivre que par sa respiration sifflante. De temps à autre, on lui faisait avaler une cuillerée de potion ou de vin réconfortant. Alix, circulant sans bruit, préparait les remèdes, aidait la garde-malade à refaire un peu le lit. Enfin Darembert fut annoncé, Murlich s'empressa d'aller au-devant de lui, en bas :

– Ah ! docteur, nous vous attendions !

Darembert, sourcil froncé, demanda :

– Il est plus mal ?

Rapidement, le naturaliste le mit au courant, et à mesure

qu'il parlait l'autre secouait ses rudes épaules, son front large, son visage glabre. C'était la fin, il n'y avait pas de doute.

– Il ne reste plus, dit Darembert, qu'à essayer de le prolonger.

– Le prolonger ? À quoi bon ? fit Murlich… C'est fini, n'est-ce pas ? Alors pourquoi nous réserver à nous-mêmes une illusion dont nous ne pourrons que souffrir quand elle aura disparu ?… Non, non, docteur, ne recourons plus à quelque sérum encore, il ne pourrait rien créer que d'artificiel… Gulluliou n'est plus… Il a joué son rôle ; rien ne sera perdu. Rien ne se perd. (Il rêva tout haut, la voix tremblante.) Ah ! j'aurais souhaité pourtant le mener jusqu'au bout ! J'avais pénétré cette vie…

Darembert, touché malgré son scepticisme habituel, laissa échapper l'aveu d'une admiration cachée :

– Vous avez assez fait pour que la science enregistre votre nom parmi les premiers d'aujourd'hui, mon cher professeur. Vous avez su convaincre même beaucoup de vos adversaires… Oui, le système d'Hetking, je l'ai nié moi-même longtemps !… Enfin !

Les deux savants se regardèrent sous le plein jour de cette belle matinée. Un coup d'œil acheva l'échange de leur pensée. Murlich avait rendu lumineuse, avait prouvé par l'expérience la grande théorie qui assignait à l'humanité une nouvelle destinée, moins orgueilleuse, mais plus conforme aux lois naturelles.

Et Murlich, et Darembert lui-même, ébranlé dans ses convictions, en quelques secondes de silence, entrevoyaient avec la vision rapide des chercheurs tout le problème caché sous cette seule idée de Gulluliou, le presqu'homme. Le cercle s'élargissait. De l'humanité présente, ils songeaient à celle de demain, à celle des temps lointains. Quand descendrait-elle la pente fatale, quand serait-elle remplacée par une autre race ?

Et d'ici-là, par quelles phases passerait-elle encore, quelles modifications subirait-elle ? Se renouvellerait-elle vraiment

ainsi que l'avait prédit le grand évolutionniste américain, pour une autre période de temps, après un cataclysme universel ? Le nouveau déluge annoncé par Hetking, et, bien avant lui, par l'abbé Florian, aurait-il lieu jamais ? Confuses, les questions se heurtaient dans ces cerveaux habitués aux calculs rapides et audacieux…

Murlich se dirigea vers l'escalier en disant au docteur.

– Montons vite, vous allez le voir.

Mais sur le gravier du jardin, un pas venait de craquer, s'arrêtait : Maximin apparut à travers la porte aux vitraux bleus et verts dont les reflets coloraient le vestibule. Il entra :

– Ces dames de l'atelier m'ont appris, fit-il au naturaliste, après avoir salué Darembert, que Mlle Alix, est ici auprès de votre malade…

– Oui, répondit Murlich, il va plus mal, il va très, très mal ! C'est tout à fait la fin !… Désirez-vous monter avec nous ?

Le poète eut une hésitation, se demandant s'il devait entrer dans cette chambre, paraître devant ce mourant. Entre lui et Alix, qu'il avait revue une ou deux fois peut-être depuis la rechute du singe, il avait rarement été question de ce dernier, et toujours par des paroles évasives, Maximin s'informant simplement de l'état du malade, auquel il s'intéressait, sinon sincèrement, du moins en apparence.

Il murmura :

– Peut-être ma vue, qui lui est peu familière, l'impressionnerait-elle ? Ah ! le pauvre animal, je ne le croyais pas aussi gravement atteint !… Eh bien je vous accompagne, je me tiendrai à l'écart, s'il le faut.

Le docteur et Maximin suivirent Murlich, arrivé déjà au premier, et qui leur faisait signe de marcher sur la pointe des pieds. Ils pénétrèrent dans la chambre de Gulluliou.

Dix heures sonnaient en bas, il y en avait à peu près deux que le singe était levé. Alix, apercevant le poète, s'avança vers

lui ; Maximin sentit sourdement la nécessité d'une excuse, balbutia quelques mots pour dire que le naturaliste l'avait entraîné, qu'il ne resterait qu'un instant. Déjà la jeune fille avait rejoint le docteur, en train de prendre la température de Gulluliou. Le pongo venait d'avoir une syncope, quelques gouttes d'éther entre les lèvres l'avaient ranimé. Darembert haussa les épaules en disant tout bas aux assistants.

– Rien, rien à faire ! Laissez-le là, il peut passer d'un moment à l'autre ; c'est absolument comme une lampe qui s'éteint tout d'un coup, quand le courant vient à manquer… Le cas le plus foudroyant que j'aie jamais vu !

Gulluliou venait de rouvrir les yeux, il eut une longue aspiration ; sa gorge gargouilla, puis avec une toux saccadée, il cracha sur lui un gros caillot.

Du sang perla de ses narines, ses tempes et ses yeux se creusèrent davantage ; on lui fit couler dans la bouche une cuillerée de muscat qu'il rejeta, en se mettant aussitôt à prononcer quelques syllabes sans suite : Alix écouta, Gulluliou agitait en mesure sa main droite appesantie au bras du fauteuil et bredouillait imperceptiblement :

Minnili, Minni… li !

La jeune fille comprit : sur les genoux du singe, elle déposa la poupée. Gulluliou la prit de ses mains faibles qui semblaient porter un poids lourd dans ce fragile joujou. Il fixa Minnili de ses yeux mornes. Est-ce qu'évocatrice des enfances lointaines, la chanson du petit oiseau de la forêt ne chantait pas toujours dans la tête de cet exilé d'une race étrangère ? *Minnili, Minni… li !*… Il y avait là, dans la clarté matinale de cette fin d'un frère inférieur, des êtres humains qui se tenaient debout en silence, et qui sentaient l'émotion les étreindre, Alix retenant ses larmes, Murlich dont une main serrait celle du *Fils-des-Colombes*, Darembert qui cherchait le moyen de faire un miracle, Maximin, remué jusqu'au fond de sa sensibilité de poète et de penseur.

Un instant, s'étant approché de Gulluliou, Maximin vit les

yeux du singe s'élever, sans le voir, vers ceux d'Alix, longuement les regarder, et se refermer sous le choc de la lumière trop vive. Le même frisson unit, une seconde, ces trois êtres qui avaient en eux une fibre commune. Alix et Maximin furent pleins de pitié l'un pour l'autre, et pour le moribond qui partait avec la tristesse d'avoir aimé.

De longs instants coulèrent encore, Gulluliou n'avait pas bougé ; Darembert, assumant toute responsabilité, avait vainement essayé des injections de caféine et de sérum physiologique. Le moribond s'affaiblissait toujours, dévoré de fièvre, crachant à tout instant des lambeaux de ses poumons. Le docteur prit sa température :

– Quarante-deux, cinq… murmura-t-il à Murlich épouvanté.

Vers onze heures et demie, Maximin préféra se retirer, ayant conscience d'être étranger, inutile, devant cette agonie qui durait.

Gulluliou commença à lutter vraiment contre la mort ; il avait sa parfaite connaissance, car ses yeux restaient fixés, avec une expression de souffrance et d'affection, tantôt sur Murlich et tantôt sur Alix. Ses mains se crispaient, saccadées, le long des appuis du fauteuil. L'hémoptysie augmentait, devenait par moments un véritable vomissement de sang. Ce fut atroce ; des gargouillements obstruaient la gorge du singe où montait et descendait un râle puissant. Deux fois, il eut une syncope, on crut que c'était fini. Darembert dut s'assurer que le cœur battait encore.

Le naturaliste voulut éloigner Alix, lui éviter le spectacle d'une telle mort. Mais elle tint à rester.

– Non, non, je vous en prie, laisses-moi jusqu'au bout ; c'est la moindre des choses, mon bon cousin, que je sois près de vous, en ce moment !

Énervée au plus haut degré, elle avait de courts sanglots qu'elle étouffait en mordant son mouchoir. Ah ! c'était bien une chose affreuse, voir s'exhaler, même inferieure, une âme qui

vous a aimée… Aimée ! Gulluliou l'aimait !… Mais elle-même, pourquoi était-elle là à pleurer ?… Non, c'était impossible, c'était monstrueux et fou. Non, elle ne pouvait pas aimer Gulluliou !

Et cependant, elle pleurait…

Pour ne plus voir, elle se tourna, le front contre une vitre, regardant le jardin illuminé de soleil…

Enfin, comme le vieux coucou familier du vestibule sonnait midi, Murlich, Darembert et la garde virent Gulluliou, depuis un instant assoupi, ouvrir les yeux. Il regarda fixement devant lui. Sa face, qui était un peu contractée, se détendit, les traits s'imprégnèrent d'une résignation humaine, et dans le gargouillement d'un caillot sur ses dents, un son de voix imperceptible sortit de ses lèvres entr'ouvertes. Il murmura :

– Alix, Alix…

Puis :

Boorli, Boorli ! (Les arbres, les arbres !)

Il sembla se tendre, dans son immobilité, vers un point vague que seules ses prunelles vitreuses pouvaient distinguer ; sa bouche ne remua plus que faiblement, tandis que tout son grand corps était affaissé, comme replié au fond du fauteuil. Mais Murlich, touchant le bras d'Alix, lui faisait signe d'ouvrir la fenêtre. Ce fut une illumination dans la chambre aux murs clairs, une fraîcheur d'air pur, un bruissement d'oiseaux sur le râle rauque du patient. Et Gulluliou, le visage presque idéalisé d'un sourire, plongea son regard trouble dans le ciel de printemps, là-haut. Il parut quelques secondes écouter les mille voix du jardin lui répétant la lointaine et douce chanson de Minnili, le petit oiseau des goyaviers.

Puis, un hoquet monta seulement de sa gorge, il demeura sans bouger, ayant terminé de souffrir.

Darembert se pencha, et relevant la tête, avec une profonde émotion :

– C’est fini, balbutia-t-il.

Il serra les mains de Murlich et d’Alix.

Les yeux pleins de larmes, Murlich dit, simple et vrai :

– Mon pauvre enfant !

Et l’homme pleura la mort de celui qui lui avait fait soulever un coin du mystère futur : Gulluliou n’était plus, il était reparti pour sa patrie de clarté humide et chaude, où les choses étaient plus belles, où sa race allait continuer de monter.

Devant la dépouille laissée par cette âme obscure, des êtres humains pleuraient.

L’ombre des branches remuées entra dans la chambre mortuaire.

D’en bas arriva, en une bouffée délicieuse, l’odeur du parterre de jacinthes…

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2006

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Georges, Jean-ClaudeM, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de

promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

{1} Télautographe (téléautographe) : Appareil qui permet de transmettre à distance des caractères d'écriture ou les traits d'un dessin simultanément à leur tracé. *En Amérique certaines bibliothèques emploient le téléautographe qui transmet aux magasins le titre de l'ouvrage demandé au moyen de signaux lumineux* (*Civilis. écr.*, 1939, p. 50-11). *(Note du correcteur – ELG.)*

{2} Charles Darwin (1809-1882) est un biologiste anglais connu principalement pour sa théorie sur l'évolution et l'adaptation des espèces. L'ouvrage de Darwin, *L'Origine des espèces par la sélection naturelle*, a été publié en 1859.

{3} Sic. Erreur de l'édition papier. Peut-être faut-il lire *son. (Note du correcteur – ELG.)*